

NUIT

françois-xavier rouyer
2010

- Royaume du bord de la lagune -

LE ROI

LA REINE

LE CHAMBELLAN

LE PRINCE

LA JEUNE FEMME

LE CAPITAINE FOU

LA FEMME MORTE

NATHANAEL

HAROLD

LA FIGURE SUR LE NAVIRE

LE COMTE DE FASCINE

LE MATELOT

LE DORMEUR

L'ESPION

LE PREMIER GARDE

LE SECOND GARDE

COMEDIEN A : le Roi, Harold, le Dormeur, la Figure sur le Navire, le Second garde.

*COMEDIEN B : le Chambellan, le Capitaine fou, le Comte de Fasciné, l'espion, le
Premier garde.*

COMEDIEN C : le Prince, Nathanael.

COMEDIEN D : la jeune femme, la femme morte, le matelot, la Reine.

Première Partie :

Le Pouvoir et son exercice

La Reine morte – Le retour du Prince –
- L'apparition d'une jeune femme de toute beauté destinée à devenir Reine –
- La disparition du Capitaine Ulet -

Le Roi, *murmurant, à peine audible, comme pour lui-même* –

Je voudrais tant que ce soit la fin ; mais ce n'est que le début. *Fort Morte ! Morte la Reine ! Loin déjà son âme.* Ici ne reste que le vaisseau, immobile, a jamais échoué. Coque vide désormais reposant dans les hauts-fonds, dans les lagunes salines, dans les eaux saumurées.

On la trouva comme endormie à la surface de l'eau. Les deux mains croisées sur la poitrine. Les paupières sur les yeux scellées, la bouche vermeille close sur les secrets qu'elle enfermait.

Son doux visage dur comme la pierre, plus pâle et froid que le marbre. Le palais de son corps flottant.

Sur la mer apaisée son corps si pâle reposait, si transparent. La peau tant aimée, tant chérie, tant caressée. Du squelette la peau semblait le linceul.

On vint me chercher. On m'emmena sur une barque. On ne pouvait me dire ce que signifiaient ces pleurs glissant le long des corps et grossissant la mer.

Puis je la vis.

C'était un palais flottant sur les eaux.

Elle resta ainsi, quelques jours, quelques nuits, navire immobile. Et moi penché sur elle. Elle avait franchi la ligne mais semblait vouloir encore s'attarder un peu.

Comme si, même par delà la mort elle avait attendue pour disparaître tout à fait quelque chose qui ne venait pas.

Son âme déjà loin, mais où ? Son corps, comme le souvenir de son corps, comme la peau qu'on laisse dans une mue, comme le fantôme de son âme.

On n'osait l'approcher, on n'osait la reprendre à la mer.

Je la regardais, immobile et pourtant si mouvante, son corps changeant de seconde en seconde, son visage, peu à peu, coulait. Celle que j'avais aimée disparaissait.

Son visage cédant sous son propre poids croula peu à peu tout à fait comme s'affaissant de l'intérieur.

Puis les eaux se sont ouvertes, elle a disparu ainsi, agrippée par des mains invisibles, comme happée par les ténèbres.

Je ne la connais plus. Je ne veux plus la connaître. Son corps, qu'à l'instant encore, on a voulu me faire embrasser, je n'en veux pas.

Ce n'est pas elle. Ce n'est pas elle qui est là. D'ailleurs, quand je l'appelle, elle ne me répond pas.

Qu'elle disparaisse. Que les eaux de ma mémoire l'engloutissent.

Que les algues la retiennent là où la lumière ne parvient pas.

Que les méduses et les pieuvres et les monstres marins l'enserrent de leurs tentacules et la gardent au fond.

Qu'elle gise aux pieds des montagnes invisibles. Le trésor de son corps est maudit.

Je ne suis qu'un piètre Roi. Comme je crains la solitude, comme je sens déjà le vent souffler sur les plaines nues de mon âme. Que vais-je faire de moi ? Les délices de la vie appartiennent à hier. La douleur maintenant sera ma seule épouse. La vie maintenant s'offre à moi comme une mer noire. Point d'horizon, je naviguerai dès lors sur la mélancolie. Je voudrais tant que, pour moi aussi, ce soit la fin mais ce n'est que le début.

Le Chambellan entre

Le Chambellan - Monsieur Mon Roi, la vigie vient d'annoncer une voile à l'horizon.

Le Roi - La Mort ? Ramenant ma femme ? Trop tard.

Le Chambellan - Il semblerait que ce soit le vaisseau du prince, monsieur Mon Roi, revenant des expéditions contre les ennemis lointains.

Le Roi - Mon fils. En voilà un qui ne va pas être content des nouvelles. Que lui dire ? Comment lui dire ?

Le Chambellan - Il semble victorieux, monsieur mon Roi, son bâtiment arbore la voile de pourpre et d'or.

Le Roi - C'est bien, c'est bien. Faites préparer sa chambre. Elle doit être poussiéreuse depuis le temps qu'il est parti. Faites dresser un banquet, qu'on l'accueille comme il se doit.

Le Chambellan - Un banquet ? Après la mort de Madame la Reine ?
Le peuple risque de ne pas comprendre.

Le Roi - Ah. Vous croyez ? Je ne sais pas ce qui se fait dans ces cas-là.
Qu'on l'accueille alors en pleurant. C'est moi qui doit lui dire n'est-ce pas ? Non faites un banquet.

Le Chambellan - Bien mon Roi.

Le Roi - Comme si c'était le moment de revenir. Alors que j'ai encore, quand je ferme les yeux, des visions atroces. Son visage se dévore, s'assombrit peu à peu. Et sur sa chair si blanche, apparaissent maintenant des étendues multicolores, bleues et vertes, violettes et noires. Sa peau si fine, telle celle d'une poupée de papier qui, quand on la déchire, laisse échapper mouches, vers, araignées.

Fêtons son retour. Il n'est pas obligé de savoir maintenant. Je trouverai bien un instant pour lui dire. Je l'attirerai dans une salle écartée. Je lui glisserai un petit mot derrière une tenture. Et puis peut-être qu'il ne s'apercevra pas de l'absence de sa mère. C'est à espérer. On pourrait faire un mannequin, un genre de marionnette qu'on mettrait dans un coin de pénombre. On lui ferait agiter la main, comme ça, de loin, je dirai « ah, tu as vu c'est maman là-bas » Ah, pourquoi pas.

Le voilà, déjà. Musique. Je vais passer des habits de fête. Pour donner l'illusion, je vais tâcher d'être gai. Qu'on s'active, qu'on parle fort. Qu'on rit.

Le Roi *monte sur une chaise, fort, au peuple*– Je vous préviens, je sais que tout le monde est triste mais tâchons de donner le change et de bien accueillir le prince. Je ne veux pas voir une larme. Si j'en aperçois un

Au Chambellan Vous n'auriez pas pu mettre quelque chose de moins sombre non ? Qu'est-ce que je pourrais raconter ?

Le Roi, *ahuri* – Les lambris. J'ai toujours aimé ça les lambris. Ça vous met tout de suite dans une humeur. La dorure. Une demeure vaste, seule et magnifique, cachée parmi les arbres bordant les falaises. La lumière des lustres à travers les grandes fenêtres vitrées depuis les bosquets sombres. Et les pauvres qui vous regardent dans la nuit, le nez dans la boue. *Désignant le buffet au Chambellan* Regardez ce qu'ils avalent. Les goinfres. Aucune retenue. Vous ne dites rien. Vous ne dites jamais rien.

Le Chambellan – C'est à dire que

Le Roi – Ne voudriez-vous pas essayer de m’attraper un de ces petits machins-là ? Ça m’a l’air joli joli tout ça et bon pour dans la bouche.

Le Chambellan – Si c’est pour le plaisir de Monsieur

Le Roi – Et puis essayez de me ramener un petit truc frais, un jus quelconque. J’ai la gorge sèche, je parle trop. Oh qu’est-ce que c’est ? Oh mais ça m’a l’air. Mais oui, un joli petit lamellibranche. Ça va vite gigoter dans mon aquarium stomacal cette affaire-là. Vous dites ?

Le Chambellan – Rien, je songeais à Madame...

Le Roi, *le coupant brutalement* – Mais détendez-vous mon petit, on ne va pas constamment parler politique intérieure. Il y a d’autres choses dans la vie. On est là, sous les grands luminaires des salons tapissés pour un petit banquet donné en l’honneur de monsieur le Prince, d’ailleurs où est-il celui-là ? Et vous me cassez les pieds. Profitez un peu de la vie. Regardez les femmes. Ça ne vous démange jamais un peu au niveau du tuyau ? Oh des minis-saucisses ! Vous êtes austère, les gens n’aiment pas l’austérité. Souriez bon sang. Ils veulent nous voir rigoler et nous filer de grandes claques dans le dos. J’adore les canapés, qu’est-ce que vous voulez que je vous dise, j’ai une sorte de passion pour les petits fours.

Le Chambellan – Monsieur devrait faire attention si je puis me permettre, il est assez

Le Roi – Vous n’aimez pas les femmes ? Allez me chercher deux ou trois minis saucisses.

Le Chambellan – Monsieur voilà votre

Le Roi – Regardez la cambrure de celle-ci. C’est la Grèce antique et toute la mythologie synthétisés en un roulement de fondement. Madame, votre callipygie est capitoline. Je ne sais pas si c’est français ce que je viens de dire. Remettez-moi un peu de ce liquide à bulles qui vous monte à la tête. Je veux que ça soit capiteux ce soir. Un truc digne du Capitan-Pacha.

Le Chambellan – A propos de

Le Roi – Oh non je vous en prie. Je disais ça pour la blague. Ne me parlez pas de ce que je ne veux pas entendre. Je vous en supplie. Vous êtes austère mon vieux, je vous l’ai déjà dit ? Je ne m’en étais jamais rendu compte à ce point. Quel choix il y a ce soir ! A quoi donc elle est cette mousse ? De la marinade de beluga. On ne sustente pas mon

bonhomme ? Silence. Regardez les nénés de celle-là. Ça vous échappe du décolleté comme une baleine qui vient vous faire bonjour à la surface de l'océan noir de sa robe. Madame, permettez-moi de vous toucher....un mot. *Au Chambellan* Toi, écarte-toi. Va fendre la foule qui s'amasse au buffet et ramène nous un plein plateau de petits coquillages. Dis que c'est pour le Roi. *A la femme* En attendant, Madame, je vous dégèlerai bien l'arrière-train. *Au Chambellan revenu* Je lui ai dit « Madame, je vous dégèlerai bien l'arrière-train. » Elle a ri comme pas permis. J'ai vu toutes ses dents. Même celles du fond. En or massif. Non vraiment, ma petite formule, ça l'a remué depuis la super-structure. Ces lolos gigotaient comme des bêtes encagées et finalement, renversés de bonheur, ils ont jailli de la robe qui voulait les maintenir et j'ai vu apparaître dans les airs dorés, sous les peintures des plafonds, un téton, comme l'apparition fugace d'un papillon pourpre. Elle a tourné au zinzoline et elle allée se rhabiller, reficeler un peu son paquet, se calmer un instant dans les toilettes. J'ai dû lui faire péter la tension artérielle. Quoi qu'il arrive, je fais un sort aux statistiques. Quelle bamboche ce soir, mon ami quelle bamboche ! *Subitement* Quelle est cette dame là-bas, qui enrichit la main de ce cavalier qui doit être de la compagnie de mon fils ? D'ailleurs où Diable est-il celui-là ? C'est quand même pour lui toute cette mascarade honteuse.

Le Chambellan – Je vais voir Monsieur.

Le Roi – Qui l'enrichit tellement à vrai dire qu'elle nous rend tous pauvres, moi compris, par sa seule présence. Voilà qu'en entrant dans la salle, elle a, dans un souffle, élevé le palais en plein ciel. C'est comme si le temps était figé désormais. Nous ne touchons plus le sol. Une statue s'est enfuie de son piédestal. La figure a quitté le tableau et vient visiter notre laideur.

Le Chambellan – Monsieur mon Roi.

Le Roi – Oui.

Le Chambellan – Le cavalier, avec la jeune femme...

Le Roi – Oui. Eh bien ?

Le Chambellan – C'est votre fils, le prince Ulet.

Le Roi – Mon fils... Le prince ? Pas possible... Il aurait tant changé... Cela fait si longtemps qu'il est parti... Mais oui c'est le même visage poupon... barré par une moustache. Quand je l'ai envoyé là-bas, ce n'était encore qu'un enfant... Mon fils... Et cette femme.

Le Chambellan – Sa femme.

Le Roi – Sa femme...

Le Chambellan – Il aurait trouvé cette dame, le visage baigné de larmes, sous le clair de lune, parmi les ruines d'un château esseulé, encaissé au fin fond d'une sombre vallée dévastée par nos armées.

Le Roi – Oui.

Le Chambellan – Il l'a ramené jusqu'à la côte, en amazone, sur la croupe de son cheval cendré.

Le Roi – Oui.

Le Chambellan – Puis elle a pris place sur son vaisseau.

Le Roi – Oui.

Le Chambellan – Certains disent que c'est un ange.

Le Roi – Oui.

Le Chambellan – D'autres, une courtisane.

Le Roi – Oui.

Le Chambellan – La foule, quand le vaisseau du Prince est entré dans le port, la foule, a acclamé le jeune homme. On dit que tous, femmes comme enfants, hommes et animaux, vieillards comme jeunes filles, sont descendus dans la rue. Et de la masse compacte et noire de la foule est née une rumeur qui est devenue un cri à faire tomber les corbeaux. Ulet, scandaient-ils, Ulet ! Ulet ! Et lui, debout, parmi eux.

Le Roi – Elle, au Prince Ulet. Ô coûteuse créance. Ma vie est au pouvoir de mon ennemi.

Le Chambellan – Comment ?

Le Roi, *pour lui* – Est-ce que je vivais auparavant ? Est-ce que j'étais parmi vous ?

Le Chambellan – Qu'est-ce que vous dites ?

Le Roi, *pour lui* – Celle-là, je ne vais pas pouvoir lui servir les habituelles salacités qui me suffisaient et surtout qui leur suffisaient à elles pour me montrer le fond de leurs gorges et d'autres choses aussi

intéressantes qu'inavouables. Pas de montées aiguës de sève. Du calme. Du calme et de la finesse pour ne pas effrayer le bel oiseau. *Au Chambellan* Allez saluer le Prince, faites-lui les compliments du Roi pour avoir loyalement et courageusement défendu son royaume.

Le Chambellan – Ne le saluerez-vous pas vous-même ?

Le Roi – Et quoi ? Est-ce qu'il espère que je le considère comme mon égal ? Est-ce qu'il attend que je le nomme Roi ? Je ne veux pas le voir. Je ne pourrais pas le regarder en face. Le voir, cela signifie lui dire. Est-ce qu'il ne pourrait pas mourir lui aussi ?

Le Chambellan – Mais enfin, c'est votre fils.

Le Roi – Quand bien même, ce n'est qu'un capitaine d'armée.

Le Chambellan – C'est un héros. Il mérite les honneurs du Roi.

Le Roi – Le héros d'un royaume n'en est que son esclave soumis.

Le Chambellan – Si vous ne lui montrez pas de marques de sympathie, il risque de s'enhardir. Et considérant que vous le considérez mal, il vous considèrera comme son ennemi.

Le Roi – Peu m'importe les états d'âme du puceau. Au contraire, excitons-le maintenant alors qu'il est encore jeune, trop jeune. Pas assez d'appuis, de soutiens. A l'intérieur de lui, tout est encore en mouvement, en recherche, indécis. S'il cherche la guerre, elle se fera avant tout en lui-même, contre lui-même. Celui qui se sert de l'épée périt par l'épée. Et puis vous savez ce qu'on dit à propos de la jeunesse.

Allez les voir. Placez-vous entre lui et elle et faites signe à la femme de venir me voir.

Le Chambellan – Comment ça, faites signe ?

Le Roi, *lui montrant ce qu'il doit faire* – Comme ça.

Le Chambellan – Comme ça ?

Le Roi – Non pas comme ça. Comme ça.

Le Chambellan – Je vais faire ce que je peux.

Le Roi – Ah, attendez, remettez-moi un peu de bulles if you please. Que je m'échauffe un peu avant les pas de danse. Allez, fais ce que je

dis. Je vais l'attendre là, près du pot de fleur, l'air de rien. Tout va si vite ce soir, j'ai la tête qui tourne.

La jeune femme vient.

Le Roi – Madame, en guise d'introduction, je vous dirai, comme chose folle et insensée, que je désire vos lèvres.

La jeune femme – Monsieur, en guise de conclusion, je vous dirai, comme chose raisonnable et sensée, que je vous les refuse.

Le Roi – Puis-je vous en demander la cause ?

La jeune femme – Il se trouve que mon mari se tient debout dans cette salle même et qu'il est connu pour avoir la main leste concernant le sabre autant que le pistolet.

Le Roi – Et puis-je savoir le nom de cet impétueux amant ?

La jeune femme – Le Capitaine Ulet, le Prince de ce Royaume, votre fils que le peuple a célébré.

Le Roi – J'espère que ça n'est pas monté à la tête du jeune homme, qu'il ne nourrit pas des ambitions déraisonnables.

La jeune femme – Quand on est en campagne de guerre on se nourrit de ce qu'on trouve.

Le Roi – Il a trouvé une Reine, à défaut d'être Roi.

La jeune femme – Dois-je considérer cela comme une demande en mariage ? On dit que vous avez pour lui, en guise de banquet d'accueil, au creux de votre main, une jolie poignée de mort aux rats.

Le Roi – Les rumeurs... Allons, allons, voyez-vous-même... ma main est vide. Et quand bien même ce jeune homme n'a rien du rat. Ce n'est encore qu'un souriceau, on n'en voit pas la queue.

La jeune femme – On vous dit vulgaire.

Le Roi – Je le puis être en effet.

La jeune femme - Je ne vous en demande pas tant.

Le Roi – Que me demandez-vous alors ?

La jeune femme – Epargner mon amant.

Le Roi – Oh, oh, du sentiment ! Je ne m’attendais pas à ça venant de vous.

La jeune femme - A quoi vous attendiez-vous alors ?

Le Roi – A un peu plus d’ambition.

Le Chambellan – Monsieur le Roi, je m’excuse de vous déranger mais le Capitaine Ulet, enfin votre fils, le Prince, souhaitait à tout prix à vous saluer, vous signifier son retour des campagnes victorieuses et se mettre à disposition du Royaume et de son Roi.

Le Prince – Mon Roi, je vous salue. Je voulais vous signifier mon retour des campagnes victorieuses. Je m’en remets pour l’avenir au bon vouloir du Royaume et de mon Roi.

Le Roi – C’est bien, c’est bien.

Le Prince – Sur ce, si sa Majesté le permet, je vais me retirer dans mes appartements où je m’en vais reposer un peu de ces longues années de combats et d’errances.

Le Roi – Au cours desquels vous avez rencontré une charmante créature.

Le Prince – Que vous avez déjà rencontrée et qui va s’empresse de rejoindre mon lit étant elle aussi fatiguée de ce trop long voyage.

Le Roi – Qu’elle a fait en partie en amazone m’a-t-on dit. Allez, allez vous reposer. Mais prenez garde, ne vous reposez pas trop. Il est des nuits dont on ne se réveille pas.

Le Prince, *saluant* – Mon Roi.

Le Roi – Votre créature m’a imploré de vous épargner.

Le Prince – Elle a eu tort mon Roi.

Le Roi – Pourquoi ?

Le Prince – Car elle aurait dû me demander cela pour vous.

Le Prince et la jeune femme vont pour sortir.

Le Roi, *au Chambellan* – Echauffé, le petit poussin ! *Au Prince* Attends, attends mon petit. Pourquoi nous parler ainsi ? Viens que je te serre dans mes bras.

Le Prince – Mon Roi, mon père, je ne comprends pas, je reviens victorieux.

Le Roi - Viens que je t'embrasse. Tu es parti trop longtemps.

Le Prince – J'ai vaincu les derniers ennemis, Père. Le Royaume est dans la paix désormais.

Le Roi- Plus d'ennemis. Allons que dis-tu là ? Il y en a bien toujours.

Le Prince – Mon père, je voudrais vous présenter. J'ai ramené quelqu'un du voyage. Voici ma femme.

Le Roi - Ta femme ?

Le Prince – Enfin, c'est tout comme. Nous comptons nous marier dès demain. Il n'y avait pas de prêtre là-bas.

Le Roi - Bien sûr. C'est merveilleux.

Le Prince – Nous avons échangé nos promesses sur le pont du bateau, au crépuscule d'une journée d'incendie.

Le Roi - Comme je suis heureux. Comment vous appelez-vous mademoiselle ?

Le Prince – Je voudrais me reposer maintenant. Je suis fatigué.

Le Roi - Oui, oui, bien sûr, va te reposer. J'ai fait préparer ta chambre. Je n'y ai rien touché. Te rappelles-tu quand tu étais enfant ? Tu inspectais toujours ta chambre de peur que nous ou je ne sais quel monstre invisible y vienne ne serait-ce que déplacer quelque chose sans ton consentement.

Le Prince – Je me souviens.

Le Roi, *à la jeune femme* - Vous qui le connaissez sans doute mieux que moi maintenant, est-il toujours aussi fantasque ?

La jeune femme - Le prince de la fantaisie.

Le Roi - Il ne voulait pas dormir. Tu disais : « pendant les songes, que se passe-t-il ? » de ta voix naïve et sucrée d'enfant. Allez va te coucher mon petit, il se fait tard, nous parlerons plus tard.

Le Prince – Où est maman ?

Le Roi - Nous parlerons plus tard. Repose-toi.

Le Prince – Papa ?

Le Roi - Oui...

Le Prince – Pendant les songes, que se passe-t-il ?

Le Roi - Allez, allez va. La jeune femme, comment-tu as dit qu'elle s'appelait ? Elle t'attend déjà. Il ne faut pas faire attendre une femme.

Le prince part avec la jeune femme qui sort en premier mais le Roi attrape le Prince par la manche.

Le Roi - Viens j'ai un petit mot à te dire.

Le Prince – Elle peut l'entendre

Le Roi – Enfin j'ai à te parler, tu peux bien comprendre qu'un père veuille parler un petit peu en confidence à son fils qu'il n'a pas vu des années entières.

Le Prince- Madame, je vous rejoins tout de suite.

Le Roi - Suis-moi. Où aller ? Mettons-nous là. Derrière cette tenture, comme j'avais pensé.

Le Roi et le Prince disparaissent derrière la tenture. On n'entend rien et rien ne semble se passer. Puis le Prince, lentement, le visage défait, sort. Il avance.

Le Roi - Enfin, tu ne dis rien. Pourquoi tu ne dis rien ? *Au Chambellan* Je lui ai dit, il n'a rien répondu. Depuis il s'obstine dans un silence dégoûtant. *Au Prince* Je te dis que c'est mieux que tu ne l'aies pas vu. Son teint qu'elle avait si pâle, d'un blanc de porcelaine a viré de couleur, petit à petit, comme un ciel d'été, il est devenu jaunâtre. Et son visage que je ne reconnaissais plus, pareil à de la cire fondue, dégoulinante. La dernière fois que je l'ai vue, la peau du visage semblait glisser comme une pâte molle sur les os saillants du crâne. Le visage tel un masque de pâte laissait entrevoir le crâne en dessous. Je sais bien que je ne devrais pas te dire cela. Mais elle était

comme gonflée, énorme. C'est mieux ainsi, maintenant elle repose dans les hauts-fonds. Une fois morte elle m'est devenue tout à fait étrangère, je ne la reconnaissais plus. Son visage s'était comme dévoré lui-même. Elle semblait être un monstre aquatique, une baleine gonflée d'horreur qui aurait mangé celle que j'aimais. Lorsqu'elle s'enfonça dans les eaux, je crus voir une dernière fois son vrai visage. C'était juste avant que les ténèbres ne l'emportent. Mais où vas-tu ? Dans quelles ténèbres vas-tu te perdre toi aussi ? *Au Chambellan* Mon bon Chambellan, tout se précipite.

Le Chambellan - Je vais tenter de le rattraper.

Le Roi - Vous faites bien. J'ai l'impression qu'à cette triste nouvelle, il a mal réagi.

Les voilà partis tous les deux dans la nuit et voilà qu'elle m'est apparue. Non pas le fantôme mais celle en chair, celle du prince. Songe malice, son visage comme un voile sur l'autre visage, monstre de stupre, sulfure noyée dont d'ailleurs je ne me souviens plus. Créature, apparition nocturne. Dans un ciel étoilé, je veux te célébrer, je veux te prendre, l'autre n'est qu'eaux mortes. Etant au prince, elle est un peu au Roi. Sa mère étant ma Reine, sa femme peut être la mienne. Si vivante, si fraîche, ses seins si fermes, les autres dans les vagues. Vague et violent dessein de la posséder. Songes séniles.

Le Chambellan – Monsieur Mon Roi je ne l'ai pas retrouvé. Je ne sais pas où il est. Peut-être est-il dans ses appartements. Je n'ai pas osé déranger sa jeune femme.

Le Roi, *pour lui-même* – Maintenant, s'il ne s'écarte pas de lui-même de mon chemin, il va falloir tâcher d'éloigner le jouvenceau sans qu'il ne devine mes odieux desseins. Il faut bien plus craindre de ce grand nigaud un crime de passion plutôt qu'une obscure stratégie politique. Il apprendrait que j'ai touché à un cheveu de la petite, il serait capable de faire irruption ici en pleine nuit et de me plonger sa lame dans le ventre sans réfléchir un instant aux conséquences fâcheuses que cela aurait pour lui, et pour moi.

Le Roi – Et nous n'avons plus d'ennemis ! Ce coquin a fini par tous les éradiquer. Qu'allons-nous faire ? Je n'ai nulle part où l'envoyer.

Le Chambellan – Monsieur mon Roi, si je puis me permettre, vous vous égarez.

Le Roi – Oui je sais, je sais. Mais que veux-tu ? J'ai un tel appétit de vie, une telle soif de conquérir, de dominer, de soumettre.

Le Chambellan – Celle-ci n'est pas pour vous Monsieur Mon Roi, c'est une contrée qu'il faut abandonner à l'ennemi. Une contrée aux frontières chatoyantes certes mais qui recèle quand on s'aventure dans ses forêts obscures, bien des précipices où s'engouffrent des empires.

Le Roi – Allons, tu as sans doute raison, je vais aller dormir. Songer à autre chose. Mais à quoi songer quand on n'a plus d'ennemis ?

Le Chambellan – Ne plus avoir d'ennemis, je croyais que c'était un rêve.

Le Roi – Ou un cauchemar. Quand on n'a plus d'ennemis, il n'y a plus rien à faire de soi. Plus aucune raison de vivre alors on en invente, on en imagine. Chaque nuit est une nouvelle bataille à livrer. Je lui trouverai des corps à transpercer. Même des corps déjà morts, à transpercer des nuits entières, sans répit, ça vous prend l'âme. Je lui ressortirai des vieilles armoires, des coins sombres, les ennemis du passé. Je lui brandirai à la face et il sera bien obligé d'aller les chercher et au plus profond de lui-même, il les trouvera. Qu'est-ce qui peut vous délivrer d'un ennemi déjà mort ? Rien. Tous nos ennemis se cachent en nous. Il suffit d'une main maligne pour les déplier et les faire surgir. Faites-lui passer un mot plié en quatre dans le creux de la main et dessus écrivez : « Un nouvel ennemi a surgi dans la nuit de votre âme. » Il comprendra.

Dans la chambre du Prince, la jeune femme presque endormie sur le lit. Le Prince entre.

La jeune femme – Quelle étrange soirée. Où étiez-vous ? Je vous attends. Je me languis de vous. Rejoignez-moi.

Le Prince – Madame, c'est avec une fierté mêlée de tristesse que je vous annonce mon départ prochain.

La jeune femme, *souriant* – Mon Dieu, vous repartez déjà mon prince ?

Le Prince – Fierté d'une part car le Roi m'a confié le grand commandement d'une flotte considérable qui fera voile vers les mers lointaines.

La jeune femme, *souriant, ne comprenant pas* – En somme, c'est la guerre.

Le Prince – Un nouvel ennemi a surgi dans la nuit de mon âme. Je suis celui qui est envoyé pour le combattre. Je suis celui sur qui reposent les espoirs.

La jeune femme – Comme vous devez être fier.

Le Prince – Tristesse d'autre part car je dois laisser au port celle que j'aime et qui je l'espère attendra patiemment mon retour pour convoler en justes noces, guettant, chaque jour que Dieu fait, nos voiles à l'horizon.

La jeune femme – Vous avez de ces façons de parler. J'aurai de vos nouvelles, vous m'enverrez des lettres, je les lirai.

Le Prince – Ma lumière, mon soleil. Sans vous, ce voyage sera comme une longue nuit.

La jeune femme – Comme c'est beau ce que vous dites.

Le Prince – Sur ce, Madame, je m'en vais.

Il va pour partir.

La jeune femme – Et quoi ? Pas même un baiser ?

Il l'embrasse.

Le Prince – J'emporterai, Madame, la douceur de vos lèvres jusqu'aux contrées les plus lointaines.

Elle rit.

Le Prince – Madame, vous riez, Madame, vous devriez pleurer.

La jeune femme – Je ris d'encore vous voir. Dès que vous aurez passé le seuil de cette porte, soyez assuré mon bon ami que je pleurerai toutes les larmes de mon corps.

Le Prince – Alors je m'en vais Madame.

Il sort, elle rit. Il revient.

Le Prince – Vous ne pleurez pas Madame, vous riez de plus belle.

La jeune femme – C'était votre souvenir Monsieur qui s'attardait ici. Quand il sera dissipé alors les larmes me monteront jusqu'aux yeux

et ne cesseront dès lors de couler dans un fleuve de tristesse. Voyez déjà, elles pointent à la surface. Reviendrez-vous Monsieur ?

Le Prince – Soyez-en sûre Madame, je reviendrai.

Il sort.

La jeune femme, *riant* – Quelle âme ! Quel enfant ! Reviens mon amour, reviens. Mon prince. Mon Roi, Mon Seigneur ! Où est-il ? Ulet... Ulet...

Dans la chambre du Roi, le Chambellan, un serviteur et le Roi. Ce dernier est en robe de chambre, il s'apprête à se coucher.

Le Roi – Je vais me coucher. Après un bon bain on a les idées plus claires. Je me sens délassé. Je vais dormir. Cela ira mieux demain.

Le serviteur – Monsieur le Roi, il y a là une dame qui pleure au petit jardin, qui est inconsolable, qui dit qu'elle pleure à cause de vous.

Le Chambellan, *au Roi* – N'y allez pas.

Le Roi – La victime vient s'offrir et je la refuserai ?

Le Chambellan – Je vous aurai prévenu. Rappelez-vous de ce que je vous ai dit. Un ange ou

Le Roi – En avant, mes troupes pour sa croupe !

.....

La jeune femme pleure.

La jeune femme – Monsieur, mon Roi, je

Le Roi – Qu'y a-t-il ? Pourquoi être revenue pleurer dans ces beaux jardins ? Il y avait tant d'autres endroits en ville où pleurer.

La jeune femme – Le Prince...

Le Roi – Ma beauté, la fortune n'est pas venue en dormant à ce que je vois. Votre visage et toutes ces larmes dans lesquelles vous vous baignez quand vous devriez vous ébattre dans des bains d'or...

La jeune femme – Le Prince, il a disparu.

Le Roi – Disparu ? Comment cela ?

La jeune femme – Que lui avez-vous dit quand vous l’avez retenu par la manche ? Quand vous avez empêché que j’écoute.

Le Roi – Oh rien de très grave. Les petites confidences d’un père à un fils.

La jeune femme – Quand il est revenu, j’étais déjà couchée. Il m’a parlé. Je l’ai écouté en riant. Je pensais que c’était un de ses jeux qu’il fait souvent, jouant à être un autre ou me racontant des histoires pour m’endormir.

Le Roi – Qu’a-t-il dit ?

La jeune femme – Il a dit qu’il partait. Que vous l’envoyiez vers les mers lointaines.

Le Roi, *pour lui-même* – Il aura entendu ce que je disais. Il sera parti de lui-même. *A la jeune femme* Où peut-il être à présent ?

La jeune femme – Je pensais que vous le sauriez. Il a dit qu’il partait à la recherche de l’ennemi, du grand nuage qui obscurcit tout.

Le Roi – Un coup de sang. Il ne pensait pas ce qu’il disait. Dans une heure, avant l’aube, il reviendra, il criera votre nom à travers les rues de la ville.

La jeune femme – Vous croyez ?

Le Roi – J’en suis sûr. C’est mon fils je le connais. Retournez dans votre chambre. Couchez-vous. Eteignez les lumières. Tâchez de dormir un peu. Allez l’attendre bien sagement dans votre lit.

La jeune femme – Je n’arriverai pas à dormir.

Le Roi – Etendez-vous sur votre couche. Faites l’obscurité sur votre lit. Il reviendra. Je vous le promets. Peut-être vous attend-il déjà.

La jeune femme – S’il y avait la moindre nouvelle...

Le Roi – Vous en serez la première informée. Allez, ma petite. Venez que je vous embrasse. (*Il la prend dans ses bras et l’embrasse sur le front*) Allons, il ne faut pas se faire de soucis.

Elle s'en va, croisant le Chambellan.

Le Roi – Je viens de renvoyer la petite à Ulet.

Chambellan – Qu'avait-elle ?

Le Roi – Elle s'est brouillée avec le gamin. Des broutilles. Des jeux d'enfants. Rien de grave.

Le Chambellan – Bien Monsieur mon Roi. Je vais me coucher.

Le Roi – Oui, bonne nuit mon cher Chambellan.

Le Chambellan – Bonne nuit Monsieur mon Roi. Bien entendu je reste à votre disposition pendant la nuit si vous aviez...

Le Roi – Oui, oui ne t'inquiètes pas. Cela va aller. *Le Chambellan s'en va.* Maintenant qu'il est parti, que le palais est silencieux, une grande montagne grise, les couloirs des déserts, je vais me coucher, mais pas dans mes appartements. Quelqu'un m'attend. Quelqu'un qui ne sait même pas qui m'attend. Quelqu'un qui fêtera mon retour. Quand sa chambre sera plongée dans les ténèbres, tel un diable en robe de chambre, je me glisserai dans son lit. Je ne soufflerai mot et je ravirai son corps.

.....

Le Prince sur une barque, au milieu de la mer.

Le Prince - La mer, comme elle est calme et belle ce soir. Je me demande si ce soir-là elle était calme et belle. Elle a, dit-on, rejoint l'horizon par une nuit noire sur une petite barque, d'où elle s'est jetée sans un cri. Je suis à sa recherche. J'ai parcouru les galeries du palais celles qui donnent sur la lagune, celles qui donnent sur la forêt, je ne l'ai pas trouvée. Je l'ai appelé dans chaque chambre, j'ai murmuré son nom à tous les murs. Mais le silence seul me répondait. J'ai été sur les falaises qui bordent le Royaume, j'ai contemplé la mer et le ciel embrassés. Je suis descendu par un sentier caché qui dévale le long de la pente grise comme la veine noire d'un bras mort. Sur les rives noires, dans les méandres abandonnés, lagunaires, je trouvais accrochée à un ponton noirâtre une barque plus noire encore et plus poisseuse. J'en décrochais les cordages, humides, noueux comme les doigts d'une morte. Et je rejoignis la mer, plaine immense, lamentable désolation, cimetière de lamies. Je poursuis un naufrage. Comme la mer me semble belle et noire. Comme une mariée funèbre. M'abîmant dans le miroir des eaux je cherche au travers de mon

reflet un visage enfoui. Mais les vagues sans cesse effacent les visages. Les lumières du palais sont loin maintenant. Elles brillent, basses étoiles à l'horizon. Où donc s'est-elle enfuie ? Dans quelles ténèbres vit-elle ? La mer ne me laisse pas de traces. Convoquerais-je son fantôme ?

Si ce n'est elle, qu'on m'envoie quelqu'un qui m'apporte des nouvelles de l'ennemi qui est en moi.

Au large, dans la brume, la masse fantomatique d'un vaisseau apparaît.

Fin de cette partie.

Extrait d'une lettre du Prince à un ami resté à terre qu'on lira si on a le temps ou si on en ressent le besoin ou si, simplement, on est curieux de savoir ce qui s'y dit.

« Car je suppose que le Roi manœuvre et intrigue quand je tourne le dos et que cette nouvelle campagne et ces méchants pirates viennent bien à propos pour m'éloigner du trône. Mais je n'ai pas assez d'appuis ni de soutiens pour refuser ce commandement. Si j'étais resté, j'aurais été traité de poltron pour commencer et accuser de crime de lèse-majesté pour finir. L'ignoble Roi aurait eu beau jeu de faire de moi un putchiste en puissance et de me loger pour ma peine, et aux frais du Royaume, dans une jolie cage sans eau ni lumière.

Mais, quand je reviendrai victorieux de ces mers lointaines, les pirates à ma botte alors j'écraserai le Roi. Si tu es mon ami et je sais que tu l'es, donne-moi des nouvelles de ce qui se passe à terre. N'omets aucun détail. Ainsi, grâce à toi, je pourrai déjà songer à mon retour. »

Deuxième Partie :

Fantômes fantômes

- Où on assiste à un spectacle donné par des ombres sur un vaisseau fantomatique -

Comme dans un éclair. Deux hommes et une femme reposent. Le Capitaine, l'épée brandie au dessus de la tête crie « Je vous rejoins ! » Il se tue et s'écroule.

Pendant un long temps, sur le ponton d'un bateau, c'est la nuit, quatre corps reposent.

Harold, *se levant* – Nous sommes tous morts. Enfin nous sommes tous allongés. On pourrait croire qu'on dort. Ou qu'on fait semblant. C'est ce qu'on fait quand on fait semblant de dormir, on s'allonge, on ferme les yeux et on ronfle. Mais ! Nous ne ronflons pas. Car nous sommes morts. Nous ne faisons pas semblant. Nous pourrions faire semblant. D'être mort je veux dire. Mais comment faire semblant d'être mort ? Il est aisé de faire semblant de mourir, ça vous le verrez tout à l'heure. D'autant plus pour nous qui sommes déjà morts. Je veux dire, nous savons ce que c'est. Mais faire semblant d'être mort. Jouer ça. Un mort. Pas facile. Celui qui joue un malade, il peut jouer le malade, geindre de telle ou telle obsédante manière, il sait ce que c'est. Il y a des choses à faire, des mimiques, des grimaces à trouver, il y a tout un répertoire. Pour quelqu'un qui veut mourir pareil. Mais un mort. Jouer un mort. Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu ne bouges pas. Tu attends. C'est l'ennui. Les morts, pour pallier l'ennui d'être mort, rejouent leur mort. Meurent indéfiniment. C'est pourquoi nous sommes là. Nous sommes quatre pauvres hères condamnés à sans cesse rejouer notre propre mort. C'est là le spectacle pitoyable que nous allons maintenant vous donner.

Les autres se relèvent.

.....

Nathanael – Il l'aurait retrouvée par une nuit sans lune.

Harold – Ce sont toujours les mêmes histoires qui me terrifient.

Nathanael – Morte !

Harold – Morte ? Mais comment ?

Nathanael – On ne sait.

Harold – Un crime ? Un empoisonnement ?

Nathanael – On ne sait.

Harold – J'ai des suées rien que d'en parler.

Nathanael – Et depuis il navigue avec le corps mort de sa femme à bord. Le Capitaine fou.

Harold – Est-ce que c'est une bonne chose ? Je veux dire de transporter ce corps mort à bord.

Nathanael – Ça n'est pas une bonne chose. Une femme, même morte, sur un bateau, ça n'est pas une bonne chose.

Harold – Pourquoi est-ce qu'il la transporte ?

Nathanael – Pour qu'elle soit près de lui. Le Capitaine est devenu fou d'amour.

Harold – Ça n'est pas bien d'être fou d'amour pour une morte.

Nathanael – Certains disent que le cadavre est dans son lit. Qu'il la rejoint la nuit. Qu'il caresse ses chairs violettes. Qu'elle pourrit dans les draps.

Harold – Tu l'as déjà vu ?

Nathanael – Le Capitaine ?

Harold – Non, la morte.

Nathanael – Il la cache à tous. Une fois un homme a voulu la voir rien que d'un œil comme ça. C'était un calme crépuscule. Les hommes humaient l'air du soir. Ils discutaient entre eux à voix basse. Ils parlaient des amours lointaines. Ils se racontaient des histoires effrayantes. Ils passaient le temps.

Harold – C'était un soir comme ce soir...

Nathanael – Exactement, c'était un soir comme ce soir. Dans l'obscurité, une forme s'est détachée. Une femme, l'image d'une femme aimée. Des chants dans le noir, des rires au loin. Un homme ou une ombre s'est approché. Il a voulu la saisir, l'enlacer par la taille, l'embrasser sur les yeux. Le Capitaine a surgi, il y a eu des mouvements dans la nuit. Et puis tout a semblé s'évanouir, comme si rien ne s'était passé. Comme s'il n'y avait jamais rien eu que le bateau immobile sur les eaux dans le noir, comme si tout ce monde dans lequel nous vivons n'avait été qu'un tableau.

Harold – Mais, mais, mais le jeune homme ?

Nathanael – Il est sous l'eau noire peinte maintenant.

Harold – Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nathanael -Il est passé par dessus bord, il est tombé sur sa lame dit-on.

Harold – Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nathanael – C'est ce qu'on dit, dans des conditions mystérieuses.

Harold – Depuis, le Capitaine fou n'est pas apparu en public.

Nathanael – Elle n'est non plus.

Harold – Evidemment puisqu'elle est morte.

Nathanael – Mais elle aurait pu apparaître.

Harold –Morte tu veux dire ?

Nathanael – C'est ça, c'est ce que je veux dire.

Harold – Un fantôme en somme.

Nathanael – C'est exactement ça un fantôme, une apparition.

Harold –Tu me fais peur.

Nathanael – Certains disent qu'on entend ses larmes tomber sur les lames du ponton.

Harold – Quand ça ?

Nathanael – La nuit.

Harold – Oh la la.

Nathanael – Certains disent qu'ils ont vu des voiles blancs s'élancer dans le soir.

Harold – C'étaient des nuages j'en suis sûr.

Nathanael – Crois ce que tu veux mais les nuages ne chantent pas.

Harold – Elle chantait ?

Nathanael – Des refrains de l’ancien temps. De vieilles inepties absurdes et macabres.

Harold – De quoi est-ce que ça parle ses chansons ?

Nathanael – De cadavres à ce qu’on dit. De corps qui dérivent. Qui s’en vont peu à peu.

Harold – Oh la la.

Nathanael – Elle réclame les mains du Capitaine, elle réclame son corps d’avant. Elle dit qu’elle ne sent pas quand son homme la touche.

.....

Le Capitaine fou, *dans sa cabine, s’approchant du lit* – Oh ma petite morte comme je t’aime. Comme je vais te serrer contre moi. Attends que je me déshabille. Je vais te faire voir le monde. Qu’est-ce qu’on a sous les draps ? J’ai eu tant à faire aujourd’hui. Je t’ai fait languir. Pardonne-moi je t’en prie. Comme c’est fatiguant la vie, comme c’est idiot. Comme je t’envie d’être morte. Comme je voudrais être mort avec toi. Allez pardonne-moi. Ne fais pas comme si tu ne m’entendais pas. Et si je la touche là, peut-être qu’elle va bouger ?

Il la touche

C’est drôlement froid, ça fait longtemps que ça n’a pas été touché. Mais, mais oui, ça bouge. Ne suis-je pas en train de la ramener à la vie ? Mais oui, elle bouge un peu, ça remue sous ce que je touche. Il y a un petit animal caché dans ce corps là. Et si je la touche là ! Miracle !

La jeune femme – Ressuscitée ! Je suis ressuscitée !

Le Capitaine – Oh comme je t’aime ma petite morte. Comme j’aime te faire tourner dans mes bras.

La jeune femme – Je revis mon amour ! Ta chaleur ! Mon grand Capitaine fou.

La Capitaine – Fou d’amour...

La jeune femme - Depuis combien de temps ne m’avais-tu pas touché ? Il me semble une éternité.

Le Capitaine – Peut-être oui. Tu m'avais l'air si morte cette fois-ci. Je craignais de ne pas y arriver. Tu m'aimes bien, en es-tu sûre ?

La jeune femme – Oui je t'aime.

Le Capitaine – Comme c'est bon de l'entendre. Comme tu reposais calmement tout à l'heure, si pâle sur ton lit blanc, comme j'aime te regarder quand tu reposes ainsi.

La jeune femme – Comme j'aime à t'attendre étendue sur le lit. Comme je m'oublie. Mon âme comme ayant quitté mon corps.

Le Capitaine – Tu sais tu devrais faire un peu attention. Tu ne devrais pas chanter comme ça, quand je ne suis pas là.

La jeune femme – Je chante à peine. Je chantonne. Moi-même j'entends à peine ma voix.

Le Capitaine – Tu ne devrais pas. Les hommes t'entendent. Ils ont peur. La dernière fois, tu sais, j'ai dû, j'ai dû.

La jeune femme – Je sais.

Le Capitaine fou – Des rumeurs sur le bateau. Certains disent que tu erres, que ton âme désolée hante les eaux le soir. Tu n'es pas sortie au moins.

La jeune femme – Non, à peine.

Le Capitaine fou – Tu es sortie ? Tu es morte !

La jeune femme – Juste la tête, par l'embrasement de la porte.

Le Capitaine fou – Juste la tête !

La jeune femme – Je voulais voir à quoi ressemblait le monde.

Le Capitaine – Tu es morte ! Comprends-tu ça ? C'est le seul moyen que j'ai de t'avoir ici avec moi. Que tu sois morte aux yeux de tous.

La jeune femme – Je ne suis pas morte !

Le Capitaine - S'ils apprenaient que tu n'es pas morte, ils te tueraient.

La jeune femme – Peut-être est-ce que ça vaut mieux que d'être enfermée ici. Je suis comme enfermée dans mon corps. Ma vie est

une cage. Je ne suis qu'un petit oiseau coloré pour toi. Un petit oiseau chanteur que tu tiens mort dans ta main.

Voix au loin – Capitaine ! Capitaine ! Voile à l'horizon !

.....

La jeune femme, *chantonnant* -

Il était un grand capitaine
 Qui aimait une jeune femme frêle
 Sur les eaux noires et la tempête
 La jeune femme l'a suivi
 Et, de vagues en vagues,
 De mers en mers
 Ils s'aimaient.

Il était un grand capitaine
 Qui aimait le sang coulé
 Et la jeune femme qui l'aimait
 Du capitaine a vu le sang couler.

Jonathan
 Jonathan
 Pourquoi m'as-tu prise ?

Jonathan
 Jonathan
 Pourquoi m'as-tu laissée ?

.....

Nathanael, *sur le pont du bateau* - La femme ! Elle est donc bien réelle ou n'est-ce qu'une apparition ? Madame êtes-vous une femme ou une apparition ? Elle a disparu dans la nuit. Est-ce qu'une apparition n'est pas quelque chose de réel ? Est-ce qu'une apparition n'est pas aimable aussi ? Là revoilà ! Elle a disparu. J'ai crû la voir. Est-ce que je l'ai vu ? Il est dit quelque part que la femme du Capitaine fou me rendra fou aussi. Peut-être n'était-ce qu'une nuée qui avait la forme d'une femme (*un temps*) Et moi qu'est-ce que je suis sinon une nuée qui aurait pris la forme d'un corps ? (*un temps*) Oh là revoilà. Elle m'attire quelque part et je la suis. Elle m'amène jusqu'à son corps mort peut-être. Voilà que l'image disparaît. Voilà que le corps est étendu devant moi. Elle est couchée dans la nuit. Elle est comme un oiseau mort. Comme elle est belle encore ! Comme elle n'a pas changé. Comme elle ne change pas. Elle le traverse le temps

ainsi, immobile enfant. Elle a les yeux comme recouverts d'ombres. C'est la première morte que je contemple. Et déjà je l'aime. Je voudrais la prendre. L'emmener avec moi. La ramener à la vie. Elle semble gésir dans des profondeurs obscures, peut-être puis-je la ramener ? Oh, oh m'entendez-vous ? Voulez-vous que je descende en vous. Comme elle est loin la lumière en elle mais je la vois, tout au fond de la nuit. Je tends le bras.

.....

La jeune femme - Voilà qu'un autre s'éprend de moi et veut me faire revivre. Il sent bien qu'à l'intérieur de ce corps froid palpite une âme comme un feu qui ne veut pas mourir. Je dois trouver le capitaine, lui dire adieu. Car dans la mort je ne l'aime plus, car dans la mort j'en aime un autre.

.....

Nathanael – Je l'ai vue.

Harold – Qui ça ?

Nathanael – La femme.

Harold – La femme du Capitaine ?

Nathanael – Oui. J'ai passé mon bras à travers elle.

Harold – Tu as quoi ?

Nathanael – Elle est si belle.

Harold – Belle ?

Nathanael – Elle appelle en moi comme une âme ravagée. Son visage m'apparaît comme par delà un miroir d'eau, une barrière infranchissable. Elle est passée au travers du monde et semble pourtant me regarder.

Harold – Tu deviens fou toi aussi.

Nathanael - Quand tout dort dans la nuit, je rêve de presser mon corps contre son sein glacé, je baise ses lèvres de marbre, je contemple son visage qui est comme un gouffre. Et est-ce que ce n'est pas ça aimer ? Contempler un gouffre.

Harold – Tu ne dois pas, il ne faut pas.

Nathanael – Aimer...

Harold – Aimer la mort, aimer un cadavre.

Nathanael – Je vais la retrouver. Je vais m'aventurer dans la nuée de ces parages.

.....

Le Capitaine – Où est-elle passée ? Elle n'est plus dans le lit. Elle ne repose plus. La morte a quitté sa couche. La morte s'est relevée. Il faut la retrouver. Où est-elle ? Qui l'a ressuscitée ? Ce n'est pas moi. Pas ce soir. Un autre alors aurait ce pouvoir ? C'est impossible elle n'aime que moi. Elle n'aurait pas été me tromper jusque dans la mort ?

.....

Harold – Me réveiller à pareille heure. Maman m'avait bien prévenu pourtant « Tu veux te faire marin, toi qui dors tout le temps » Et elle ajoutait quelque chose comme pff ou prtt, non ce serait plutôt, tit tit. Oui, c'est ça, tit tit, enfin je ne suis plus sûr. Toujours est-il qu'elle avait raison. Sage, sage maman. Enfin, allumons une cigarette et ah un fantôme !

La jeune femme, *chantonnant sur le pont* –

On m'appelle Marie La Sanglante
 J'ai beaucoup voyagé
 Sur des vaisseaux volants
 Au milieu des damnés.
 Je ne suis qu'un fantôme
 Le fantôme d'une femme
 Revenant sur des eaux
 Jadis, où j'ai aimé.
 Je cherche à la surface,
 Le sillage du vaisseau,
 Qui transportait mon âme
 Dans sa jeunesse folle.
 Je laisse couler mon âme,
 Vers la noirceur des fonds.
 Et là où tout repose,
 Je me repose aussi.
 Je cherche dans le noir,
 Gisant brisé,
 Morceaux épars

Recouverts d'algues et de limon,
 Servant de refuge aux poissons,
 L'épave des amours passés.
 Fantôme liquide,
 Songeant à mon amant fantôme,
 Je laisse s'égarer,
 Espérant qu'il retrouve
 Dans les mers ténébreuses,
 Les eaux de mes désirs.

Subitement à Harold - Dis à ton ami de me retrouver au bout du ponton. Par là où le bateau s'engouffre dans la nuit.

Elle disparaît.

Harold - Mon Dieu, ce que j'ai eu peur. Les cheveux. Regardez les cheveux, dans quel état elle a mis mes cheveux. Aussi raides que des mats.

Nathanael - Mais qu'a-t-elle dit ?

Harold - Trempé, je suis trempé de sueur. J'ai dû secréter un océan. N'avons nous pas changé d'océan ? Naviguons nous toujours bien sur les mêmes mers ? Qu'on amène une carte et un sextant ! Peut-être sommes-nous en train de naviguer sur l'océan de la mort. Cap à l'Ouest. Cap à l'Ouest.

Nathanael - Mais vas-tu me dire enfin ?

Harold - Mon Dieu mais j'ai mouillé ma culotte. Une culotte toute propre que je portais depuis à peine le temps que Dieu fasse le monde. Il va falloir que j'en change. Encore des dépenses, encore des dépenses.

Nathanael - Va-t-il falloir que je te secoue pour que

Harold - Le bateau mouille, la culotte mouille.

Nathanael - Qu'est-ce que tu dis ?

Harold - Je dis que tout mouille et je m'arrêterai là.

Nathanael - Parole, il est devenu fou.

Harold - Et si jamais quelqu'un, qui que ce soit,

Nathanael - Oui, et bien ?

Harold – Ah, ah, faites attention à votre maquillage.

Nathanael - On n'en tirera plus rien.

Harold - Je vais vous dire quelque chose.

Nathanael - Enfin. Et quoi ?

Harold - Je vais vous dire ce qu'elle m'a dit.

Nathanael - Ah. Dis.

Harold - Ne faites pas de mouillettes avec les mats de cocagne du crâne glabre.

Nathanael - C'est un mot de passe.

Harold - Non.

Nathanael - Alors qu'est-ce que c'est ?

Harold - Un mot de passe.

Nathanael - Il est fou.

Harold - Je suis fou d'avoir trop su.

Nathanael va pour s'en aller.

Harold - Hé ?!

Nathanael - Comment ?

Harold - Je suis fou d'avoir trop sué.

Nathanael –Tu as vu un fantôme.

Harold – Pas du tout, j'ai vu une femme.

Nathanael – Le fantôme d'une femme.

Harold – Ou la femme d'un fantôme je ne sais plus. Elle était maquillée très pâle, genre spectre, vous voyez ? Elle m'a fait un clin d'œil du genre amoureux ou peut-être est-ce que c'est sa paupière qui tombait de sa peau.

Nathanael – T'a-t-elle donné un message pour moi ?

Harold – Un message allons, allons, reste correct.

Nathanael – N'a-t-elle rien dit ?

Harold – Je ne voudrais pas mourir.

Nathanael – Elle t'a dit ça ?

Harold – Non, ça c'est moi qui le dis.

.....

Nathanael – Je vois la nuit à travers votre visage, je vois la mer. Vous êtes donc bien morte ?

La jeune femme – C'est possible. Est-ce que tu ne m'aimerais pas si j'étais morte ?

Nathanael – Si, je vous aimerais.

La jeune femme – C'est le ponton ici, c'est le bout de la nuit.

Nathanael – On ne peut pas aller plus loin.

La jeune femme – Qu'est-ce qu'il y a plus loin ?

Nathanael – L'au-delà.

.....

Le Capitaine - L'as-tu vue ?

Harold – Je suis fou, ce que je dis ne compte pas.

Le Capitaine - Qu'est-ce qui t'a rendu fou ?

Harold – La mort.

Le Capitaine – Tu n'es pas mort.

Harold – Mais vous êtes fou.

Le Capitaine – Oui.

Harold - Qu'est-ce qui t'a rendu fou ?

Le Capitaine – L’amour.

Harold – Oh la la.

Le Capitaine – L’as-tu vue ?

Harold – Je n’ai vu que la nuit.

Le Capitaine – L’as-tu bien regardée ?

Harold – J’ai regardé la nuit.

Le Capitaine -Et qu’as-tu vu ?

Harold - Qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ? Ce qui est ou ce qui n’est pas ? Si l’on veut savoir ce qui est, je répondrai : ce qui n’est pas. Si l’on veut savoir ce qui n’est pas, je répondrai : ce qui est. (*un temps*) Ses yeux dansaient dans la nuit.

Le Capitaine – Qu’est-ce que tu dis ?

Harold – Ses yeux dansaient dans la nuit. Les vagues étaient ses hanches, les nuages qui. Elle s’offre à tout le monde, c’est une pute nocturne morte. Et vous voudriez qu’elle ne soit qu’à vous.

Le Capitaine –Elle n’est qu’à moi.

Harold – Qui la veut la prend !

Le Capitaine – Tais-toi.

Harold – Ah, ah. Elle vous trompe avec les dos des marins, elle s’engouffre dans les culottes.

Le Capitaine – Tais-toi !

Harold – Regardez j’en ai plein les mains, elle me lèche le visage. Elle rentre dans ma bouche ! Elle rentre dans ma bouche !

Le Capitaine, *fou de douleur* – Tais-toi.

Harold – Elle me glisse jusqu’au cœur !

Le Capitaine – Et ça, est-ce que ça ne te glisse pas jusqu’au cœur ?

Le Capitaine plante son épée dans le ventre d’Harold.

Harold – Ça y est ? C'est fait ? C'en est fini de moi ?

Le Capitaine - Ce n'est jamais que le début du voyage.

Harold, *l'épée plantée dans le ventre* - Regarde moi maintenant. Je suis mort et je danse. Est-ce que tu ne m'as pas planté une épée dans le ventre ? Est-ce que je ne danse pas pour autant ? Est-ce que je ne suis pas debout ? Est-ce que tu ne vois pas avec qui je danse ? Est-ce que je suis mort ? Qui peut le dire puisque je continue de danser ? *Il s'écroule brutalement.*

Plus rien ne bouge pendant un très long temps puis lentement son corps mort se met à danser doucement, comme le corps d'un homme pendu bercé par la nuit.

Nathanael se détache dans la nuit.

Le Capitaine – Ah te voilà, j'en ai déjà occis un. Tout roule sur les eaux. Où étais-tu ?

Nathanael – J'étais là.

Le Capitaine - Où l'as-tu mise ?

Nathanael - Je l'ai cachée dans la nuit.

Le Capitaine - Dans la nuit ? Comment la retrouver alors ?

Nathanael – Il n'y a pas à la retrouver. La nuit est là non ?

Le Capitaine – Ah. Dans la nuit... Encore. Toi aussi. Dis, est-ce que je la caresse là ?

Nathanael – Oui.

Le Capitaine – Est-ce qu'elle aime ça ?

Nathanael – Oui.

Le Capitaine – Est-ce qu'elle chante tout doucement ?

Nathanael – Oui, vous n'entendez pas ?

Le Capitaine – Oui j'entends si je prête l'oreille. J'entends le vent, et les vagues et l'eau qui se meut. J'entends la lune glisser dans le ciel froissé.

Nathanael – Elle vous caresse aussi.

Le Capitaine – C'est vrai ? Comment le sais-tu ?

Nathanael – Regarder la nuit, tout autour, elle vous embrasse, elle vous étreint.

Le Capitaine – C'est vrai ! Comme c'est beau ! Comme elle est partout ! Comme elle n'est nulle part ! menteur ! Où l'as-tu mise ?

Nathanael – Elle est morte.

Le Capitaine – Et alors ? Je la veux.

Nathanael – En mourant, elle vous échappe.

Le Capitaine – J'en ai déjà occis un qui prétendait ça, je peux en allonger un second.

Nathanael – Si dans mon ventre vous plongez votre lame, c'est dans la nuit que je m'allongerai.

Le Capitaine – Oui, oui c'est ça.

Nathanael – C'est la nuit qui m'accueillera.

Le Capitaine – Allez.

Nathanael – Je deviendrai la nuit.

Le Capitaine – Tiens !

Brutalement, le Capitaine lui a transpercé la peau.

Le Capitaine – J'ai transpercé la nuit !

Nathanael – Je la rejoins.

Nathanael disparaît dans la nuit.

Temps.

Le Capitaine, seul, sur le pont. Nuit noire.

Le Capitaine - Tiens, il est tombé sur sa propre lame. Il s'est percé le ventre tout seul. Peut-être que je l'ai un peu aidé. Comme ça, au clair

de lune, il a rejoint la mer, passant par dessus le bastingage. Et toi, n'es-tu pas morte ?

La jeune femme - Il est mort.

Le Capitaine - Il est mort. Mais qu'est-ce que cela veut donc dire ? Il y avait quelque chose, il n'y a plus rien. Et maintenant qu'il n'y a plus rien, comment peux-tu être sûr qu'il y avait quelque chose ? Pour sûr, la mer l'a englouti eh bien, regarde la mer ! Pour moi, elle n'a pas changé, je ne vois pas de différence, c'est toujours la même mer, ce sont toujours ces flots mélancoliques agités par le vent de la nuit et dans lesquels se reflète la lune, pâle et lugubre. Non, je vais te dire ce qui s'est passé : rien. Ou alors la mer l'a fait disparaître. Tu dis qu'il y avait quelque chose qui se tenait debout et qui parlait fort bien eh bien montres-en moi la trace. Non vraiment, je regarde le pont du bateau, je regarde les flots. Ils ont toujours été ainsi. Rien n'a changé. Si quelque chose était advenu, le monde en porterait la trace, mais la mer avale tout.

La jeune femme - J'ai la trace dans mon cœur.

Le Capitaine - Alors montre moi ton cœur.

Il la tue, puis longuement regarde son cœur.

Le Capitaine - Elle m'avait menti, aucune trace du petit.

Il la jette par dessus bord.

Voilà ma bonne mer, voilà à manger pour ta grande gueule insatiable, voilà de quoi continuer à vivre. Sous tes flots noirs, un cimetière invisible. Continue ton office.

Est-ce que je viens d'occire deux amants ? Qui pourrait le dire ? La mer n'a pas d'yeux, elle n'a qu'une bouche qui engloutit. Y-a-t-il eu des morts ? Même pas. Il y avait des vivants. Il n'y a plus de vivants. Y avait-il des vivants ?

C'est la scène de ma propre mort qui doit se jouer maintenant. Eh bien allons-y.

Me voilà seul maintenant. Désespérément seul. Allons jouons la scène comme si c'était la première fois. Combien de fois suis-je mort depuis que je suis mort ? Suis-je vraiment mort puisque je ne cesse pas de mourir ? Et eux ? Où sont-ils en ce moment ? Dans quels gouffres s'abîment-ils ? Comment ai-je pu ? Comment mes mains ont-elles pu ? Cette paume tremblante, poisseuse qui palpète à la lueur de la lune, est-ce celle d'un assassin ? Moi qui recherchais par

toutes les mers mon amour disparu, ne l'ai-je pas fait moi-même disparaître ? Elle que j'ai vu une dernière fois. Non pas dernière. Ça n'est pas possible. Je dois la revoir. Ils sont partis tous les deux. Je les ai envoyés tous les deux dans des parages célestes. Que ne l'ai-je gardée à mon côté ! Que ne l'ai-je épargnée ! Dans ma rage, je les ai délivrés tous les deux ! Que font-ils là-bas ? S'y aiment-ils aussi ? S'ils s'aiment aussi là-bas alors je dois y aller. S'ils s'aiment aussi là-bas alors je dois les tuer là-bas. Ils ne me laisseront pas seul ici. Je les poursuivrai par delà la mort de ma haine et de mon amour mêlés. Je pars maintenant pour un long voyage. *Il brandit son épée au dessus de sa tête.* Je vous rejoins.

Fin de cette partie.

Troisième Partie :

Le Voyage

Voyage effectué en une période indéfinie et sous des latitudes ténébreuses
par le Prince Ulet accompagné du Comte Louis de Fasciné ,
de son fidèle matelot et du dormeur.

Ce qu'il advient d'eux dans les mers lointaines.

Trois bateaux sur les mers lointaines, voguant côte à côte. Le bateau du capitaine Louis de Fasciné, la navire du Prince, celui du dormeur.

Sur le bateau de Fasciné se tiennent le vieil homme et un jeune mousse, ils regardent la mer.

Fasciné, *emphatique* – Nous venons de quitter le port, les clameurs de la foule et les dignes saluts des autorités en présence ; les femmes pleuraient, agitaient leurs mouchoirs, les hommes ne tremblaient pas mais les larmes leur montaient aux yeux. Nous venons de quitter le monde et c'est déjà un autre monde qui s'offre à nous, immense, pur.

Le matelot – Comme c'est beau l'eau, on ne voit plus que ça.

Fasciné – Votre moustache, ma petite.

Le matelot – Comment ?

Fasciné – Votre moustache.

Le matelot – Oui ?

Fasciné – Elle pendouille.

Le matelot, *réajustant sa moustache* – Oh Pardon.

Fasciné – Vous allez nous faire avoir ma biche. Oh. Voilà le Prince.

Le Prince, sur le pont de son bateau.

Le Prince – Madame, les eaux scintillent comme annonçant l'éclat de la couronne royale que je porterai bientôt. Des myriades de poissons d'argent font en effet le voyage avec nous et brillent de mille éclats à travers les eaux, semblant nous faire une haie d'honneur vers une victoire belle et grandiose. Si je ne suis pas encore le Seigneur de la terre, du moins suis-je déjà proclamé Roi des mers. Je reviendrai bientôt, tout auréolé de gloire et quand je poserai le pied sur terre, soyez-en sûre Madame, j'aurai le pourpre et l'or.

Fasciné – Bien le bonjour commandant.

Le Prince – Capitaine.

Fasciné – Quelle belle journée qui s'annonce n'est-ce pas ? (*bas au matelot*) Présente-lui tes hommages. Mais ne parle pas. Incline la tête. Voilà. Quelque chose de simple et de distingué. Voilà.

Le Prince – Qu'est-ce que c'est que ce petit mousse que vous avez toujours à vos côtés ?

Fasciné – C'est un petit matelot que j'ai pour ainsi dire pris sous mon aile. C'est son premier voyage en haute mer vous comprenez ?

Le Prince – Il arbore une bien belle moustache.

Fasciné, *au matelot* – La moustache. Je vous l'avais dit. Il a dû la voir glisser sur votre lèvre inférieure.

Le matelot – Pas de là-bas, c'est impossible.

Fasciné – Pas possible ! Le commandant ? Un œil de lynx. Il verrait une moustache de baleine dépasser d'une vague à 30 miles nautiques.

Le Prince – Un bien joli jeune homme ! Bien mis et bien fait de sa personne.

Fasciné – Il nous soupçonne. J'en suis sûr. Il nous soupçonne. Ça ne fait pas un pli. Tenez-vous correctement Bon Dieu. Changer la conversation. Changer la conversation. *Au Prince* Et notre dormeur ? Nous ne l'avons pas encore vu ce matin.

Le Prince – Pour bien rêver, il faut bien dormir. Ceux qui dorment sont ceux qui rêvent.

Le matelot – Qui est ce dormeur ?

Le Prince – Que dit votre petit protégé ? Avec ce vent, je n'ai perçu que des bribes fluettes.

Fasciné, *au matelot* – Taisez-vous Bon Dieu ou parlez comme un homme. A ce rythme-là, on va vite se faire prendre. *Au Prince*. Il demande ce que c'est que cet homme qu'on a pris avec nous.

Le Prince – Le dormeur ? C'est un drôle de bonhomme. Il m'accompagne avec moi pour toutes mes campagnes. Je l'ai trouvé alors qu'il était à moitié mort, un vagabond endormi. Il était recroquevillé dans un fossé de boue et de glace, au fond d'une plaine enneigée de Silésie Orientale. Je croyais vraiment qu'il était mort, les mèches de son front étaient gelées, il avait le visage bleu. J'ai touché son épaule, il a ouvert grand les yeux et m'a dit « Si tu me prends avec toi, je dormirai tout le temps. » A quoi bon alors, te prendre avec moi ? lui ai-je dit. « Si tu me prends avec toi, je passerai mon temps à rêver. » Est-ce là une raison de te prendre ? « Ce dont je rêverai, cela s'accomplira. » Ah, ah, tu m'intéresses. Et avant que je te réveille

alors, à quoi rêvais-tu ? « Du potage chaud, un quignon de pain et une tranche de lard. » Et bien tu les auras, je t'emmène.

Le matelot – C'est formidable !

Fasciné – Je vous en prie. Modérez-vous. Vous croyez vraiment qu'un marin pousse ce genre de soupirs ?

Le matelot – Le voilà qui se lève, qui s'étire et qui baille, que va-t-il nous dire ?

Le Prince – Alors le dormeur, as-tu bien fermé l'œil ?

Le dormeur – Comme une huître monsieur.

Le Prince – Mais de quoi rêvent les huîtres ?

Le dormeur – De perles monsieur.

Le Prince – Et cette nuit, une perle ?

Fasciné, *au matelot* – C'est la formule consacrée. S'il dit avoir une perle, c'est qu'il aura rêvé. Sinon, non.

Le dormeur – Une perle, monsieur.

Le Prince – Ah, ah, et de quoi as-tu rêvé ?

Le dormeur – Monsieur, j'ai rêvé qu'un bien étrange oiseau, d'une espèce inconnue, au poil long et duveteux, venait à survoler le navire de mon maître, pendant quelques instants voltigeait dans le vent, puis à l'instant d'après, à ses pieds reposait.

Le Prince – Oh, oh. Bon présage ou mauvais ?

Le dormeur – Ne sait.

Le matelot, à *Fasciné* – Demandez au Prince si ces prédictions se réalisent toujours.

Fasciné – Etrange homme pour une étrange prédiction. Dites-moi commandant, votre dormeur a-t-il toujours raison ? Je veux dire, ces visions... Tout de même. S'est-il jamais trompé ?

Le Prince – Le dormeur ? Il rêve de ce à quoi il veut bien rêver. Le plus souvent de patates chaudes et de sardines grillées. Que je lui offre ensuite. Je ne sais pas s'il a déjà fait un rêve qui me fut vraiment

utile. Il prédit toujours de si petites choses, mais toujours vraies en effet. Il a un don, soit, mais quelque chose de si ridicule. Ma mort serait pour demain, il prédirait la chute d'un cheveu. Et il aurait raison.

Fasciné, *au matelot* – Ne vous mettez pas de profil je vous dis, il soupçonnerait quelque chose. Vous avez bien serré la bande qui comprime vos, vos.

Le matelot – Mais oui, mais oui mon ami.

Fasciné – Et pourtant, et pourtant il me semble que vous avez tout de même du relief à ce niveau. Il va nous soupçonner. Il va voir...

Le matelot – Ne vous inquiétez pas.

Fasciné, *au matelot* – On pourrait me trancher la tête, là-bas sur terre pour avoir eu l'audace, enfin la folie, de faire ce que je fais là. On pourrait me retirer tous les honneurs. Piétiner mes décorations, mes médailles. Oh, mes honneurs, mes médailles, qu'est-ce que c'est à côté de vous ? Rien.

Le dormeur – Là ! L'oiseau !

Le matelot, *voyant sa moustache s'envoler* – Oh, ma moustache !

Fasciné – Mon Dieu !

Le dormeur – Regardez, un drôle d'oiseau à poils, comme je vous avais dit ! Il tournoie, il tournoie.

Le Prince – Mon dormeur, tu as toujours raison.

Fasciné – Nous sommes fichus.

Le dormeur – Il se pose.

Fasciné – Le vent retombe.

La moustache tombe aux pieds du Prince.

Le Prince – Qu'est-ce que c'est que ça ?

Fasciné, *au matelot* – Vous en avez des rechanges ?

Le matelot, le visage caché dans les mains, fait oui de la tête.

Fasciné, *au matelot* – Courrez, courrez.

Le matelot s'enfuit.

Fasciné – Mes médailles, mes honneurs...

Le Prince – Capitaine, il faudrait que vous voyiez ça. C'est étonnant. Un drôle de petit animal. Je n'en vois ni la tête, ni la queue. Je ne sais pas si je fais bien de le prendre dans ma main.

Fasciné – Il se moque de moi. Il va me faire mettre aux fers.

Le Prince – Je vais le mettre dans une boîte en verre ou dans un bocal de formol, il attirera les foules au musée des curiosités exotiques. Si nous pouvions ramener quelques étranges créatures de cet acabit, nous ne resterions pas seulement dans les mémoires pour avoir fait la guerre mais également pour avoir contribué au savoir scientifique. Je vais le ranger. Le dormeur. Ah, il dort déjà. A tout à l'heure, capitaine Fasciné. Si le vent continue de souffler ainsi, mais j'ai l'impression qu'il a faibli déjà. Enfin, nous voguerons d'ici peu sur les pirates. Plus vite nous serons là-bas, plus vite nous serons rentrés.

Fasciné – Il sait tout. Il va transmettre son message à terre, dire qu'il me fait mettre aux fers. Tout ça à cause d'une femme. Mes honneurs. Mon amour.

.....

Le Prince, à son bureau, le soir, écrivant une lettre

Le Prince – Madame, je vous écris depuis un désert bleu. De l'eau, de l'eau, rien que de l'eau. Un bon vent de sud, sud-ouest nous pousse toujours plus avant mais il me semble parfois que nous sommes immobiles tant nous allons vite, comme si nous étions, ainsi que le dit le poète, un navire peint sur une toile peinte d'Océan. Aucune trace des pirates. Pour tout dire, nous n'avons pas croisé une seule voile depuis notre départ. Parfois, il me semble en voir une à l'horizon mais, le temps d'un battement de cil, et elle a disparue. Cela doit être ce qu'on appelle mirage des mers. Heureusement, les côtes seront bientôt en vue. Nous pourrons là-bas à la fois nous ravitailler et en savoir un peu plus quant aux pirates qui ont nécessairement croisé dans les parages et dû se faire remarquer d'une manière ou d'une autre. Ces diables sont décidément insaisissables. Avant de partir, je rêvais de champs de bataille, de scènes d'abordage, de sang et de gloire. Maintenant que je suis loin, je ne rêve plus que de vous.

.....

Fasciné – Comme je suis bien auprès de vous ma petite femme. Comme je suis heureux. Comme je respire. Maintenant que nous sommes seuls vous pouvez bien l'enlever, cette moustache, que je vous embrasse.

Le matelot – Oh mon joli capitaine, faites-moi tous les baisers que vous voulez.

Fasciné – Vous pouvez bien l'enlever aussi, cette bande qui vous comprime les, les

Le matelot, *coquin* – Les quoi ?

Fasciné – Les ananas !

Ils rient tous les deux.

Le matelot – Mais oui je peux l'enlever.

Fasciné – Maintenant que nous sommes seuls, vous pouvez bien être une femme.

Le matelot – Je puis bien être la vôtre.

Fasciné – Oh ce que je vous aime ma petite femme.

Le matelot – Oh, ce que je vous aime mon grand capitaine.

On frappe à la porte

Un matelot - On vous fait demander à bord du vaisseau amiral. Le Prince a envoyé une chaloupe.

Fasciné – Me demander ? Moi ? C'est bien. C'est bien. Attendez-moi. Attendez, vous savez ce qu'il veut ? Me demander ? Peu importe. La chaloupe est prête. J'arrive. J'arrive. Oh ma petite femme je ne pensais plus à vous. Le Prince veut me voir, vous avez entendu. Il veut me voir. Je suis fini. Il aura découvert le pot aux roses. Il aura mis à jour notre petite affaire secrète. Je vais passer au tribunal des mers. Ils vont faire glisser mes médailles sur le tapis d'eau. Oh, ma petite femme, mais c'est vous que je perds ! C'est vous, je n'y songeais plus. Donnons-nous l'adieu. Une bonne, une franche poignée de mains, entre hommes. Qu'est-ce que je dis ? Embrassons-nous. Une dernière étreinte en cabine. « Ton corps, encore, avant la mort. » De qui est ce vers ? Peut-être est-ce de moi. Oh retire cette épouvantable

moustache qui te barre le visage mon papillon, ton visage si fin, si délicat. Allons, allons, il ne faut pas pleurer mon amour.

Le matelot – Qu’allez-vous devenir ?

Fasciné, *emphatique* – On me jettera dans une cave sombre et humide où je pourrirai lentement. Les doigts de pied grignotés par les souris, la peau sur les eaux, j’attendrai qu’on veuille bien me juger puis me trancher la tête. Mon dernier regard sera pour vous, évidemment.

Le matelot – Alors n’y allez pas.

Fasciné – Le Prince m’appelle. J’obéis au Prince.

Le matelot – Mais peut-être ne vous appelle-t-il pas pour ça. Peut-être est-ce autre chose ?

Fasciné – J’ai bien vu l’expression sinistre de ce simple marin qui est venu me chercher. Ils ont du tirer à la courte paille, là-bas, pour savoir qui irait jusqu’à moi, porteur du terrible message.

Le matelot – J’irai à votre place. J’expliquerai tout au Prince.

Fasciné – Vous êtes folle.

Le matelot – Je lui dirai que nous nous aimons. Que vous êtes fou d’amour, pour moi. Que je vous ai forcé à me prendre avec vous sur le bateau, que je vous ai menacé si vous refusiez de me prendre avec vous. Je lui montrerai à quel point est grand notre amour. Je lui ouvrirai les yeux sur ce que c’est que d’aimer.

Fasciné – L’amour ? Peuh, cet homme là n’entend rien à l’amour ! C’est un commandant, je vous le rappelle. Il ne se laisserait pas prendre à des fantaisies de ce genre-là. Se rompre pour le dos pour des peccadilles et autres foutaises de cœur et d’union éternelle.

Le matelot – Foutaises... Peccadilles...

Fasciné – Quand on veut un grand destin, on ne s’encombre pas d’un cœur.

Le matelot – Pensez-vous vraiment ce que vous venez de dire ?

Fasciné - Moi-même, si je ne vous avais pas aimé, j’aurais pu devenir le plus éminent des généraux. J’aurais pu mener de grandes guerres

puis me reconvertir en politique. J'aurais pu devenir quelqu'un dont on se souviendrait dans les manuels scolaires.

Le matelot – Très bien. Allez-y.

Fasciné – Comment ?

Le matelot – Je ne veux plus vous voir.

Fasciné – C'est ainsi que nous nous quittons ?

Le matelot – Oui.

Fasciné - Fâchés ?

Le matelot – Oui.

Fasciné – Pour toujours ?

Le matelot – Pour toujours.

Fasciné – Savez-vous bien que vous ne me reverrez plus jamais ?

Le matelot – Allons, n'essayez pas de m'attendrir.

Fasciné - Eh bien soit. Je vais vers la mort. Dignement. Et sur ma tombe, en guise d'épithaphe, vous inscrirez voulez-vous bien « Ci-gît, le capitaine Louis de Fasciné, cinquième grade des capitaines, médaillé d'honneur pour le service de son Roi. Mort par amour. »

Le matelot – Oui, oui, c'est ça.

Fasciné – Viendrez-vous mouiller de vos larmes le marbre de ma tombe ?

Le matelot – Si j'ai le temps.

Fasciné – Moi, j'aurais tout le temps de vous attendre. Adieu.

Le matelot – Adieu.

Il s'en va, elle court vers lui.

Le matelot – Oh mon Louis, mon Louis. Comme je vous aime, comme je vous aime.

Il l'embrasse longuement.

Fasciné, *la regardant profondément, emphatique*– Je dois y aller.
Temps N'oubliez pas que je vous ai aimée.

Fasciné va pour partir, le matelot a subitement une idée. Elle le retient.

Le matelot – Faisons demi-tour. Il est encore temps. Faussons-lui compagnie.

Fasciné – Impossible. Je ne laisserai pas mon commandant. J'ai juré de servir mon Roi. J'ai contrevenu aux règles élémentaires. Je dois être châtié. Je ne m'enfuirai pas. J'ai juré fidélité au Roi.

Le matelot – Qu'est-ce que ça nous importe tout ça puisque nous nous aimons ?

Fasciné – Taisez-vous, j'ai juré. Je ne serai pas traître à mon Royaume.

Le matelot – Mais moi je vous aimerai, traître ou pas. Le Roi n'est qu'un nom, le Roi n'est qu'une image, vous m'abandonnez pour une image.

Fasciné – Ne vous ai-je pas prise avec moi sur ce bateau ? Au mépris de toutes les convenances, au mépris de toutes les règles maritimes, au mépris du Roi lui-même ?

Le matelot – Préférez-vous mourir pour le Roi ou vivre pour moi ?

Fasciné – Nous mourrons pour le Roi !

Le matelot – Je ne veux pas mourir !

Fasciné – Nous mourrons ensemble !

Le matelot – Vous mourrez pour le Roi ! Vous mourrez pour une image ! Je mourrai pour moi seule !

Il part.

.....

Le Prince – Voulez-vous boire quelque chose ? Prenez un verre de n'importe quoi. Je vous ai fait venir car il nous arrive une sorte de bizarrerie.

Fasciné – Oui.

Le Prince – Quelque chose dont je n'ai vu mention dans aucun récit de voyages, dans aucun compte-rendu d'expéditions lointaines.

Fasciné – Oui.

Le Prince – Quelque chose de contraire aux lois habituelles d'un voyage en mer.

Fasciné – Oui.

Le Prince – Quelque chose que je n'arrive pas à m'expliquer. Voyez-vous où je veux en venir ?

Fasciné – Oui, je crois.

Le Prince – Nous pourchassons des pirates, des hommes qui ont décidé d'enfreindre les règles élémentaires, d'en finir avec le monde policé tel qu'il nous a pris des siècles à édifier. *Temps* Or il semblerait que cet édifice que des générations d'ancêtres ont mis en place. Il semble que, comment dire ? Il semble que cet édifice présente des failles. Je veux dire soit en train de s'écrouler là sous nos yeux.

Fasciné – Vous voulez dire que quelqu'un est en train d'enfreindre la loi et qu'il devrait se repentir avant d'avoir à en pâtir.

Le Prince – Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Pas quelqu'un sur le bateau.

Fasciné – Pas quelqu'un sur le bateau ?

Le Prince – Quelque chose autour de nous.

Fasciné, *ne comprenant pas* – Ah...

Le Prince – Vous n'êtes pas sans savoir que nous n'avons croisé aucun autre navire depuis notre départ. Ne vous êtes-vous pas posé des questions à ce sujet ? Ne trouvez-vous pas ça étrange ? Donnez-moi une explication, je suis prêt à tout entendre.

Fasciné – Bah, c'est que tous doivent avoir peur de ces pirates dont on parle tant sur les terres mais qu'on ne voit nulle part sur les mers.

Le Prince – Mais ces pirates, selon vous, où se cachent-ils donc ?

Fasciné – Dans les replis des mers. Dans l'ombre des vagues.

Le Prince – Très bien. Vous ne comprenez pas la gravité de la situation. D'après vous, où devrions-nous être à présent ?

Fasciné – A l'approche des côtes, j'imagine.

Le Prince – Justement.

Fasciné – Justement quoi ? Vous en faites des mystères, commandant.

Le Prince – Nous aurions dû atteindre les côtes, hier soir, au crépuscule.

Fasciné – Où sommes-nous alors ?

Le Prince – Nous sommes à 42 miles nautiques des côtes, mais à l'intérieur des terres.

Fasciné – Mais nous, nous sommes sur l'eau.

Le Prince – J'ai consulté, compulsé toutes les cartes d'état-major, j'ai vérifié chaque moindre réglage concernant les instruments de mesure. J'ai interrogé les données que j'ai ici à ma disposition, tout concorde. Une erreur de calcul est maintenant mathématiquement impossible. Nous sommes où nous devrions être. Mais le paysage a changé. Je ne m'explique pas comment.

Fasciné – Avez-vous communiqué notre position à terre ?

Le Prince – Oui.

Fasciné – Leur avez-vous dit exactement le problème ?

Le Prince – Ils me prendraient pour un fou.

Fasciné – Je comprends. Que devons-nous faire ?

Le Prince – Je ne sais pas. Attendre. Rester calme.

Fasciné – Continuons-nous de l'avant ou gardons nous la position actuelle ?

Le Prince – Je ne sais pas. C'est de cela dont je voulais vous parler. Ici, nous sommes à découvert.

Fasciné - Être à découvert, sur l'eau...Vous pensez que les pirates ?

Le Prince – Je ne sais pas. Peut-être disposent-ils d'appareils assez perfectionnés pour brouiller nos cartes. Peut-être nous guettent-ils en ce moment.

Fasciné - Enfin, ils n'ont quand même pas dérobé un continent entier. Ils n'ont pas volé un royaume.

Le Prince – Je ne sais pas. Je ne sais pas. Il faut nous tenir sur nos gardes. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai cru devenir fou. J'ai renversé ma bibliothèque. Je suis sorti sur le pont, pour prendre l'air. J'ai entendu du bruit. Fasciné, il y a autre chose dont je dois vous parler. J'ai si mal à la tête. Il y a des rumeurs qui courent sur votre compte comme quoi vous auriez les mœurs, disons, un peu lâches concernant votre petit protégé.

Fasciné – Comment ? Je, je.

Le Prince – On m'a fait dire qu'on entendait des bruits pour le moins équivoque s'échapper de votre cabine la nuit. Le genre de coquinerie que j'ai bien cru entendre cette nuit venant de votre vaisseau. J'ai mal, j'ai mal. Enfin, bref, on m'a clairement fait comprendre que vous lui lissiez la moustache dans les coins.

Fasciné – Monsieur je !

Le Prince – Du calme ! Du calme Fasciné ! Vous êtes assez grand pour savoir ce que vous faites. Et puis si le gosse est consentant.... Faites seulement attention, un peu de discrétion que diable. Enfin quoi. Merde ! Tout va à vau l'eau sur ce bateau. Allez déguerpissez. Peut-être que c'est à cause de vous que les terres ont disparues, à cause de votre comportement contre nature. *Mouvement* Qu'est-ce que c'est ? Ah, un message. C'est le dormeur. Il est là-haut. Il dit qu'il a rêvé. Il a rêvé qu'il dormait. Dehors Fasciné. Dehors.

.....

Fasciné – Déshonoré ! Je suis déshonoré ! Voilà où m'a mené l'amour, au déshonneur le plus total. Moi qui étais prêt de la retraite avec derrière moi une carrière sans tâche...

Le matelot – Mais que se passe-t-il mon vieil aigle ?

Fasciné – Dites-lui tout. Dites-lui tout. Il veut vous voir. Dites-lui tout.

.....

Le Prince – Petit matelot Bonsoir.

Le matelot – Bonsoir mon commandant.

Le Prince – Je vais vous demander de me dire toute la vérité, rien que la vérité.

Le matelot – A propos de quoi, Monsieur ?

Le Prince – Jurez.

Le matelot – Je le jure.

Le Prince – On dit que le Capitaine fasciné vous aime bien, est-ce vrai Monsieur ?

Le matelot – Oui c'est vrai.

Le Prince – On dit qu'il vous aime plus que de raison.

Le matelot – Qu'est-ce que la raison en amour, Monsieur ?

Le Prince – Bien répondu. On dit qu'il vous prodigue des soins charnels.

Le matelot – C'est vrai monsieur.

Le Prince – On dit que ces petites attentions sont réciproques.

Le matelot – C'est vrai Monsieur.

Le Prince – En somme, vous vous aimez.

Le matelot – Nous nous aimons.

Le Prince – Bon, bon. Je, est-ce que vous vous rendez compte de la gravité de vos actes ? Une liaison à ce point contre nature, sur un bateau, ça ne peut apporter que des mauvaises choses.

Le matelot – Commandant, je peux vous poser une question ?

Le Prince – Vous m'en posez déjà une. Continuez.

Le matelot – Vous savez, je vous vois souvent, depuis notre bateau, le soir. Vous allez auprès de la vigie, vous redescendez, vous regardez la mer comme si vous attendiez quelqu'un.

Le Prince – Ça n'est pas une question.

Le matelot – Qu'est-ce que c'est que ce mécanisme que je vous vois manipuler ? Cette poulie qui monte jusqu'au mat de misaine...

Le Prince – Ah, ça. C'est une sorte de coquetterie. C'est un très long filin que j'ai accroché au mat. Il me relie à ma bien-aimée laissée à terre. Je monte pour y faire preuve d'amour.

Le matelot – Vous voulez dire que ce fil presque invisible va jusque chez nous ?

Le Prince – Oui, plus nous avançons et plus l'écheveau se dévide. Je vais au crépuscule y attacher de minces feuillets dans de fines enveloppes que je vois ensuite glisser le long du fil, partir vers celle que j'aime. Et disparaître. Comme si tout cela filait en droite ligne vers le passé.

Le matelot – Comment pouvez-vous être sûr qu'elle les reçoit ?

Le Prince – J'ai posté un homme, au port, à l'autre bout de l'écheveau. A chaque missive reçue, il grimpe au sommet d'un mat immense que j'ai fait construire, encore plus haut que le nôtre et en haut duquel est attaché un autre écheveau se dévidant. A chaque missive reçue, mon homme grimpe jusqu'au sommet du mat et accroche une fleur qui glisse jusqu'à moi.

Le matelot – Regardez ! Là ! En voilà une. Que lui aviez-vous écrit ? Oh pardonnez mon indiscrétion, mais je trouve ça si romantique.

Le Prince – Je ne sais plus, j'ai dû comparer la mer et le ciel à deux yeux grands ouverts qui se regardaient sans rien dire. Je ne sais plus ce que je dis.

Le matelot – Avez-vous reçu beaucoup de fleurs jusqu'ici ?

Le Prince – Un joli petit bouquet.

Le matelot – Oh, comme c'est charmant. Me le donnerez-vous ?

Le Prince – Seulement je ne reçois que des fleurs qui sont pour moi comme voir revenir mes lettres non décachetées. Pas de missives de ma bien-aimée. Je suis loin de mon amour et les fleurs fanent vite.

.....

Le matelot – Eh bien je vais te dire une chose. Le Prince est bien plus sensible à l’amour que tu ne le croies. Il m’a montré tout un mécanisme destiné uniquement à lui apporter des nouvelles de sa bien-aimée, qui d’ailleurs ne lui en donne pas. Il a même utilisé le mot coquetterie alors tu vois bien que. Je lui ai dit tout notre amour et il n’a rien trouvé de mal à y redire. L’amour est la raison suprême.

Fasciné – Tu lui as dit « J’aime le capitaine Fasciné ! » et il n’a rien dit ?

Le matelot – Oui. Il a dit « Eh bien, si vous vous aimez, je ne vais pas aller à l’encontre de ce type de relations » ou quelque chose comme ça.

Fasciné – Mon Dieu, tu as gardé ta moustache.

Le matelot – Ah oui, je n’ai pas pensé à l’enlever.

Fasciné – Mon Dieu, je suis déshonoré. Viens avec moi. Je vais t’arracher la moustache sous ses yeux.

Ils montent sur le pont.

Le Prince, *en train d’écrire une lettre* – Je ne sais plus clairement si nous voguons ou si nous volons. Peut-être sommes nous complètement immobiles. Et c’est le monde qui bouge autour de nous, et nous regarde en silence. Tout ce bleu m’effraie. Il fait si froid maintenant.

Le matelot – Oh la la, qu’est-ce qu’il fait froid. Et la mer, elle a l’air gelée.

Le Prince – Ah Fasciné vous voilà, je n’ai plus les idées claires. Ah, vous avez amené votre matelot. Il est joli. Voulez-vous me le prêter ?

Fasciné, *sans respirer* – Le petit matelot est ma femme. Je l’aime. Je n’ai pas eu le courage de la quitter.

Le matelot – Est-ce que c’est le jour ou la nuit ?

Le Prince – Je ne sais pas.

Fasciné – Je suis un lâche. Je lui ai collé une fausse moustache.

Le matelot – On se croirait dans des endroits nordiques. Vers les pôles.

Le Prince – Il y a beaucoup de lumière mais je ne vois pas le soleil.

Fasciné – Vous avez entendu ce que j’ai dit ?

Le matelot – Il fait si froid, je passerai bien une pelisse. Et votre dormeur, mon Prince, où est-il ?

Le Prince – Là. Il dort. Comme il l’avait prédit. Il a passé la nuit là. Comme quand je l’avais rencontré, il a les cheveux gelés et le visage bleu. N’est-il pas beau ?

Fasciné - Prince vous m’entendez ?

Le matelot – N’avez-vous pas reçu une fleur ou un message ?

Le Prince – Non, rien.

Fasciné, *criant* – Je lui ai collée une fausse moustache ! Je mérite les fers ! Je mérite le déshonneur.

Le matelot – Peut-être que les pirates interceptent les mots d’amour.

Le Prince – Peut-être qu’ils n’existent pas.

Fasciné, *criant* – J’ai collé des poils de loutre sous le nez de ma femme ! J’ai écrasé ses petits seins qu’elle a si beaux. Je l’ai appelé Robert ! Je l’ai drapé dans un grand vêtement noir et informe, un soir sans lune, comme des ombres nous avons passé les ruelles du port, comme des ombres nous avons filé sur les quais et je l’ai caché dans la soute du bateau pour qu’on ne me pose pas de question.

Le Prince, *au matelot* – Vous savez, vous pouvez me croire ou non mais il me semble parfois que j’entends, dans les mugissements de la mer, les rumeurs du royaume lointain que nous avons laissé. J’entends des rires de femmes, des bruits de danses et de verres entrechoqués. Là-bas, personne ne se soucie de nous. Peut-être le monde nous a-t-il oublié ? Peut-être n’y a-t-il plus de monde.

Le matelot – Allons, allons, vous êtes plongé dans la mélancolie, vous dites des sornettes mon jeune Prince.

Le Prince – Mais nous ne sommes plus sur les cartes d'état-major. Les appareils ne répondent plus. Nous avons disparu. Nous sommes en dehors des choses. Nous ne reviendrons pas.

Le matelot- Il ne faut pas perdre espoir. Je ne puis rien vous dire d'autre.

Fasciné – Je fais des gouzi-gouzi à une femme à barbe dans ma cabine dès que le soleil se couche. Je la secoue par en bas et par en haut. Je lui fais faire les pires contorsions et je la gratte aux parties. Je suis un satire. Enfermez-moi. Enfermez-moi. Ne laissez pas mon crime impuni.

Le matelot – Mon vieux Fasciné est bien fatigué ce soir. Il craint pour ses honneurs. *A Fasciné* Regardez, j'enlève ma moustache devant le Prince, n'en parlons plus.

Fasciné – Là voilà la fautive ! La pécheresse à poils ! La tentatrice en caleçon de bain.

Le matelot – Louis... Louis ! Ma moustache, elle ne veut plus s'en aller !

Fasciné – Ah, ah, on doute de soi maintenant ! On se demande qui l'on est et si l'on n'a pas été trop loin dans le charme coquin et dans la fausse pudibonderie !

Le Prince – Le dormeur... Il rêve... Il s'agite dans son sommeil.

Le matelot – Louis ! Tirez sur ma moustache !

Le Prince – Il fait un cauchemar.

Fasciné – Non, je ne vous aiderai pas Madame ou dois-je plutôt dire Monsieur ? Vous vouliez une moustache, vous l'avez ! Vous vouliez tromper le monde mais c'est le monde qui vous trompe.

Le Prince, *lisant sur les lèvres du dormeur* – Co...co...cu...cu. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le matelot – Mais je ne veux pas d'une moustache !

Le Prince – Cocu !

Le dormeur, *se réveillant, scandant peu à peu* – Cocu le Prince ! Cocu !

Le Prince, *dans un cri* – Non !

Le matelot – Louis, je deviens un homme...

Fasciné – Oh ma petite femme, vous allez jouer d'une drôle de flûte maintenant.

Le dormeur – Cocu le Prince ! Cocu !

Le Prince – Ça ne se peut pas. Ça n'est pas possible. Nous ne sommes même pas mariés. Comment défaire ce qui n'est pas encore uni ?

Fasciné – Il faudrait que je devienne femme à mon tour. Tout glisse dans un grand trou.

Le dormeur – Cocu le Prince ! Cocu !

Le Prince – Je vais la demander en mariage. Elle pourra défaire ce qui a été fait mais non pas défaire ce qui n'a pas été lié.

Le Prince s'en va.

Le matelot – Mon Louis, m'aimeriez-vous encore si j'étais un homme ?

Fasciné – Vous êtes drôle vous. Je ne me suis jamais posé la question. Aurez-vous encore vos beaux cheveux ?

Le matelot – Je peux encore les garder longs.

Fasciné – Oui mais la moustache...

Le matelot – Je la raserai tous les matins, deux fois par jour, toutes les heures s'il le faut, ma peau sera douce.

Fasciné - Oui mais alors plus de relief à ce niveau-là ?

Le matelot – Je glisserai des chiffons sous mon manteau.

Fasciné – Mais sous le manteau ?

Le matelot – Je glisserai des chiffons sous ma peau.

Fasciné – Et plus bas, comment ferons-nous ?

Le matelot – Je ne sais pas.

Fasciné – Nous jouerons aux combats d'épée !

Le matelot – Je creuserai un grand trou dans mon corps.

Fasciné – Mais vous saignerez !

Le matelot – Ce seront les coups de votre épée.

Fasciné – Mais je ne veux pas vous faire de mal.

Le matelot – Alors vous viendrez visiter mes arrières.

Fasciné - Quelle étrange chose que vous dites-là, n'aurons-nous pas d'enfants ?

Le Prince, *revenant un papier à la main, se relisant* – Madame, mon âme semble prise dans les filets de la mer. Je crains maintenant de ne plus revenir et de ne plus jamais vous revoir qu'au ciel. Mais pour cela je ne dois pas mourir seul. Est-ce vrai que vous m'avez fait des. Non ça je l'ai barré. Veuillez, Madame, recevoir Madame, cet anneau d'argent que vous passerez à votre doigt devant Madame, non, un Madame de trop, barré, barré. Devant un coquin de prêtre ami sous les voûtes d'une église, aux côtés de mon âme perdue. Et si cette affreuse mer veut que je meure en son sein du moins aurais-je la consolation de savoir que je monte au ciel où je vous attendrai comme vous m'avez attendu ici bas. La phrase est longue. La phrase est longue. Peut-être plus longue que le temps écoulé entre sa promesse et sa faute. Mais est-ce seulement vrai ? *A Fasciné et au matelot* Vous deux-là, serez-vous mes témoins ? Avec ou sans moustache ? Peu m'importe. Je monte. Voilà la lettre est envoyée. Je glisse dans l'enveloppe cet anneau trouvé sur le ponton. Une fleur reviendra. Comment ? Bâtiment ? Bâtiment en vue ? Bâtiment en vue ! Bâtiment en vue !

Le Prince reste en haut, le couple observe le Bâtiment venant vers eux.

Le matelot – Qu'est-ce que c'est ?

Fasciné – Ce n'est qu'un nuage.

Le matelot – Un drôle de nuage alors.

Fasciné – Un nuage en forme de bâtiment, il semble flotter au-dessus de l'eau.

Le Prince, *criant de joie* – Un bâtiment, enfin un bâtiment en vue !

Le matelot – C'est immense !

Fasciné – C'est l'optique. Plus ça s'approche, plus ça grandit.

Le matelot – Vous croyez ?

Fasciné - J'en suis sûr.

Le matelot – Mais qu'est-ce que c'est que ce bâtiment ?

Fasciné – Je vous dis que c'est un nuage.

Le matelot – On dirait un palais flottant.

Le Prince, criant, exalté – Quelle étrange chose ! Peut-être un bâtiment fantôme !

Le matelot – Oui mais la matière...

Fasciné – Ça m'a tout l'air d'être vaporeux.

Le matelot – On dirait du sable, comme un palais de sable.

Fasciné – Impressionnant ce nuage !

Le matelot – On dirait de la poussière, un palais de poussière.

Fasciné – Un sacré nuage !

Le matelot – On dirait des cendres, un palais de cendres.

Fasciné – Ou un nuage maudit !

Le matelot – C'est très beau.

Fasciné – C'est beau.

Le matelot – Ça me fait peur.

Fasciné – Moi aussi.

Temps

Fasciné – Rien ne bouge.

Le Prince, *criant* – Pavillon pirate ! Pavillon pirate !

Le matelot – Regardez, il y a quelque chose qui bouge.

Fasciné – Où ça ? Où ça ?

Le matelot – Là !

Un petit point noir passe sa tête par une trappe.

Fasciné – Mais où ?

Le matelot – Une brume, une tache noire, tout juste grosse comme un poing. Elle devient bleue. Là, c'est tout petit, ça s'agite. Comme un éclair qui voudrait naître.

Le Prince, *criant, exalté* – Ah, ah. Vous voilà enfin, briscards des mers, insaisissables gredins. Nous allons croiser le fer enfin. Je ramènerai à ma bien aimée ma victoire et vos peaux cousues en voiles de bateau.

Fasciné – Mais qu'est-ce que c'est ?

Le matelot – On dirait une figurine, une marionnette.

Fasciné – D'où vient-il ?

Le matelot – Là. Il a sauté d'une trappe.

Fasciné – Du bruit, il fait du bruit.

Le matelot – C'est un homme.

Fasciné – Vous croyez ?

Le matelot – Il va parler.

Fasciné – Que va-t-il dire ?

La figure – Je suis sorti d'une trappe !

Fasciné – Oui, nous avons vu !

Le matelot – Ne le froissez pas !

Le Prince, *au couple, portant la voix* – Que dit-il ?

Le matelot, *portant la voix* – Il dit qu'il est sorti par une trappe.

La figure – Je suis sorti d'une trappe !

Le Prince – Il répète la même chose. Ce doit être un mirage.

Le matelot – J'ai cru entendre des voix qui disaient : « éloignez-vous, éloignez-vous n'approchez pas ». Ai-je rêvé ?

La figure – Il y a, à l'intérieur de ce nuage en forme de palais.

Fasciné, *au matelot, bas* – Je vous avais bien dit que c'était un nuage.

La figure – Il y a, à l'intérieur de ce palais, toute une bande d'esprits fêlés et prenant l'eau, des corps croulants, en vie il y a peu, maintenant très, très trépassés qui, au cours d'une réunion extraordinaire rassemblant les plus malades des plus grands esprits fêlés et dont j'ai eu l'insigne honneur d'être désigné comme porteur de la sentence finale qui est la suivante, si nous avons des tambours, nous en jouerions, qui est la suivante donc : Nous ne sommes plus !

Le Prince – C'est tout ce que tu as à dire ?

La figure – Allez vous-en car les parages sont plus maudits par nous que la culotte du diable. Nous errons dans ces eaux comme de mauvais poissons. Si vous rebroussez chemin alors le pire peut encore être évité. Mais si vous poussez l'impudence à aller plus avant alors, alors. Ah, on me dit que concernant les dernières normes appliquées aux latitudes et aux longitudes : il est trop tard. Vous êtes passé dans l'à-côté du monde, dans ses marges magnifiques. Nous verrons bien.

Le Prince – Êtes-vous les pirates assemblés en compagnie que nous cherchons depuis le début et qui terrorisent les braves gens et que j'ai ordre de ramener à mon royaume ?

La figure – Ramener les braves gens, ne nous ramenez pas nous. Nous étions, ça c'est sûr, de sacrés maraudeurs. La maraude est finie. La fête aussi. Nous rentrerons nous-mêmes au port. Ne vous occupez pas de nous. Je vous le dis, ils m'ont chargé de vous faire passer le message.

Le Prince – Mais quel message ?

La figure – Nous rentrons à la maison.

Le Prince – Alors quoi maintenant ? Qui es-tu toi ? Les autres où sont-ils ? Ta seule tête au bout d'une pique ne suffira pas au Roi.

La figure – Idiot que tu fais ! N’as-tu pas compris que j’étais l’archange Gabriel moiré en marin mort par on sait qui pour l’occasion ? N’as-tu pas compris que j’étais immortel et que je serai désormais ton compagnon de route et de dérouté. Et ton corps mort regardant la mort ? Et tes yeux vides dévisageant l’horizon ? N’as-tu pas compris, bougre d’idiot sur ton bateau, que dépasser les limites fixées par Dieu est un péché et tu perdras ton âme et tu ouvriras une brèche dans la voûte d’où s’échappera la calamité maximale qui déferlera sur le monde ?

Le Prince – Je ne redoute point la mort.

La figure – Nous ne nous reverrons pas. Ou sous d’autres visages. Nous sommes déjà passés par là où toi tu dois encore passer. Nous en revenons comme toi tu en reviendras. Nous allons maintenant au Royaume leur offrir la mort et puis leur annoncer ta venue. Mais cela n’advient que plus tard. Il leur faut déjà mourir. Comprends-tu ? Pour bien vivre il faut bien mourir. Celui qui est vivant est celui qui est déjà mort.

Le matelot – Il a disparu.

Fasciné – Il est reparti comme il est arrivé. Dans une brume...

Le matelot – Le Prince n’a pas eu peur.

Fasciné – Il l’a défié.

Le matelot – Qu’en résultera-t-il ?

Fasciné – Je ne sais.

.....

Dans le noir

Le Prince – Nous voguons maintenant dans la nuit noire. Lorsque le soleil s’est couché tout à l’heure, il n’y avait pas un seul nuage dans le ciel alors où peut bien se cacher la lune ? Nous avançons dans une obscurité sourde, je vois à peine l’eau sur laquelle nous voguons. Vous avez dû bien pleurer depuis mon départ et il me semble parfois que c’est sur l’océan de vos larmes que je navigue ici, en aveugle, dans la nuit de votre absence qui ne me quitte pas. Je suis désespéré, les autres navires semblent avoir disparu. Peut-être moi-même ai-je

disparu. Peut-être que je n'existe plus que sous la forme d'une absence. Si seulement je savais que j'allais mourir. Alors ce serait un point à l'horizon. Mais peut-être que je suis déjà mort et que je ne le sais même pas.

Le Prince – Fasciné, Fasciné, où êtes-vous ? Fasciné, je ne vois plus votre bateau. Fasciné !

Le Prince – Fasciné, m'entendez-vous ? Matelots, matelots, y a-t-il quelqu'un qui m'entende sur le bateau du capitaine Fasciné ? Je ne sais même pas si le bateau est là. Fasciné ? Petit matelot ? Petit matelot, je sais que tu es sa femme, enlève ta barbe petit matelot ! Je sais qu'il t'aime. Viens petit matelot. Ne me laisse pas seul. Je me contrefous des lois maritimes. Je ne punirai pas. Vous vous aimez. Fasciné ! Vous ne vous êtes pas quittés, vous avez fait fi de toutes les lois. Vous vous aimez. J'ai laissé celle que j'aime au port. J'ai été lâche. Je l'ai abandonnée. Je l'ai laissé en proie aux pires dangers et c'est moi qui vais mourir. Sans elle. J'espère qu'en ce moment elle est déjà ma femme. On ne voit pas les fleurs la nuit. Que je puisse mourir en paix. Que je puisse. Dormeur ? Dormeur es-tu là ? Dormeur est-ce toi qui remue dans la nuit. Toute cette nuit qui me dévore. Dormeur ? Dormeur réveille-toi. Qu'as-tu vu dans tes songes ? Dormeur ! Dormeur ? Suis-je dans les songes ?

Une douce voix de femme se fait entendre dans la nuit, une chanson.

Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné
Garde en son cercle étroit nos promesses encloses
De tant de souvenirs, receleur obstiné
Lui seul m'a consolé en mes heures moroses.

Tel un ruban qu'on mit autour de fleurs écloses
Tient encore le bouquet, alors qu'il est fané
Tel l'humble anneau d'argent que vous m'avez donné
Garde en son cercle étroit nos promesses encloses.

Ainsi lorsque viendra l'oubli de toutes choses
Dans le cercueil de blanc satin capitonné
Lorsque je dormirai très pâle sur des roses
Je veux qu'il brille encore à mon doigt décharné

Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné.

La jeune femme, *riant* – Bonsoir mon petit mari.

Le Prince – Bonsoir.

La jeune femme – Vous ne m’embrassez pas ?

Le Prince – Vous êtes comme suspendue dans les airs Madame. Vous êtes si pâle.

La jeune femme – Mais, ne vois-tu pas mes lèvres ?

Le Prince – Si rouges Madame, si rouges.

La jeune femme – Et les tiennes, bleues de froid. Ne me trouves-tu pas belle ?

Le Prince – Madame, dites-moi pourquoi vous êtes une étincelante jeune fille ?

La jeune femme – Pour toi, j’ai mis mon corsage et ma robe de soie blanche.

Le Prince – Mais au travers desquels on voit votre corps nu. Mais au travers desquels on voit la mer aussi. *Silence*. Ces jeux de transparence me font imaginer que c’est la mer qui parle à travers la jeune fille. A travers la jeune fille dont les veines sont bleutées.

La jeune femme – Regarde cet anneau.

Le Prince – Serait-ce donc vous ma femme ?

La jeune femme – En voulais-tu une autre ?

Le Prince – C’est que je croyais être lié...

La jeune femme – Mais non, mais non, oublie-là, elle n’est rien, elle n’est qu’une ombre dans la nuit.

Le Prince – Mais j’avais sur la terre...

La jeune femme – La terre ? Qu’est-ce donc ?

Le Prince – Expliquez-moi comment il se fait que vous soyez trouvée sur le ponton de mon bateau et que vous m’ayez trouvé dans la nuit ?

La jeune femme – C’est arrivé parce que je vous aime. Il n’y a plus de bateau, il n’y a plus de nuit, plus de temps non plus. Il n’y a que notre amour. Embrassez-moi. Embrassez-moi.

Le Prince – Vos lèvres, si rouges, si rouges.

Ils s'embrassent. Elle disparaît. Du sang coule depuis la bouche du Prince jusque sur sa chemise qui en est maculée.

Le Prince – Je suis béni. Je suis maudit. Quelle différence ?

Fin de cette partie.

Quatrième Partie :

Un être indéterminé
se jette sur le dormeur
et l'écrase de tout son poids

- Messages étranges d'un cavalier mystérieux –
- Espoirs et songes d'une femme esseulée – Nuits troubles en forêt -

Le Roi entre, les cheveux ébouriffés, la chemise hors du pantalon.

Le Roi – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je n'ai pas eu le temps de reboucler la ceinture. Oui je suis hirsute et alors ? Non mais qu'est-ce que c'est, on se moque de moi ça n'est pas possible. Il faut que je voie ça de mes propres yeux. *(à la fille)* Toi, rhabille toi et retourne d'où tu viens. Ne me demande rien je ne te l'accorderai pas. Ah, la chemise, dans le pantalon. J'ai encore le front moite. Vous n'auriez pas une serviette ou quelque chose pour m'essuyer le front ?

Le Chambellan – Ah mon Roi, où étiez-vous ? Nous vous cherchions.

Le Roi – Où est-ce que j'étais ? Mais dans la chambre. Le Roi n'a pas le droit de se reposer ? *(bas, grivois, au Chambellan)* Je manipulais une gamine si vous voyez ce que je veux dire, bien docile et bien grasse. Oui, grasse à souhait. J'adore ça quand il faut débusquer le gouffre dans les plis de la chair, la chasse au trésor dans les replis boudinés, l'aventure quoi. *(soudainement sérieux)* Chambellan, est-ce que c'est vrai cette histoire ?

Le Chambellan - Je le crains Monsieur Mon Roi.

Le Roi – Parce que je me suis assoupi un instant, une sieste fiévreuse après la chose insensée, après les mouvements de peau et je ne sais pas, tout était noir, ça été comme si on m'avait piétiné, comme si on dansait une sarabande morbide sur mon ventre gonflé et repu. Mais dans un éclair j'ai vu, j'ai vu distinctement comme des lettres tracées dans le noir et vlan voilà que je me réveille et que j'entends des cris dans les couloirs et des murmures qui passent sous ma porte. J'ai balancé l'autre hors des draps, elle est retournée à ses sciences de soieries et à ses frous-frous moi j'ai plongé dans mon pantalon et même pas la ceinture et me voilà, me voilà. Je n'ai même pas eu le temps de me passer un coup d'eau sur la figure. Il faut que je voie ça. De mes propres yeux il faut que je vois ça. Cette nuit ?

Le Chambellan – Cette nuit. Peut-être entre deux et trois heures du matin. Quand la lune est tout en haut. Il y avait pleine lune cette nuit. Et pas un nuage. On voyait bien.

Le Roi – Et les gardes ?

Le Chambellan – Ils n'ont rien vu.

Le Roi – Comment ça rien ?

Le Chambellan – Des fumeroles de brouillard, un chat noir, le silence de la nuit, les feuilles des arbres dans le vent et puis la relève.

Le Roi – La belle affaire... Et ceux de la relève ?

Le Chambellan – Ils n'ont rien vu.

Le Roi – Rien vu ? Pendez-les tous.

Le Chambellan – Bien.

Le Roi – Il faut que je voie ça. Il faut que je voie ça. Sur le palais ? Sur la façade du palais ?

Le Chambellan – C'est ça.

Le Roi – Est-ce que ça a été vu ? Après je veux dire. Des badauds peut-être. Non il faisait nuit, mais la lune, la lune.

Le Chambellan – Ça a été vu. Ça va être colporté si je puis me permettre Monsieur mon Roi.

Le Roi – Ah bon ça a été vu ? Et comment savez-vous ça ? Que ça a été vu ?

Le Chambellan – A l'aube, des gens qui traînaient par là, des invités du palais qui le montraient du doigt et partaient en s'esclaffant.

Le Roi – Vous avez leur signalement ? Arrêtez-les. Pendez-les.

Le Chambellan – Et puis des gardes aussi qui en riaient dans les vestiaires...

Le Roi – Vous savez qui. Arrêtez-les. Pendez-les. Me faire une pareille honte, c'est absurde. Et je l'ai vu pendant mon sommeil ! Comment expliquer ça ? Mais les mots... Quels mots ? Il faut que je voie ça. De mes propres yeux il faut que je voie ça.

Le Chambellan – Venez Monsieur Mon Roi, je vais vous montrer.

Le Roi – C'est là ? J'ai peur subitement de le voir.

Le Chambellan – Il faut que vous le voyiez.

Le Roi- Vous croyez ? C'est là ?

Le Chambellan – Oui.

Le Roi, *criant d'effroi* – Ah ! Mais c'est grossier, mais c'est ignoble. Qui a pu faire ? Ah, je, je.

Le Roi chancelle.

Le Chambellan – Une chaise, une chaise pour le Roi.

Le Roi – J'ai

Le Roi – Je me suis senti mal. Ça va aller, ça va aller. Ordures ! Ordures ! Immondices ! Chambellan, mon brave Chambellan, comment le monde peut-il être si méchant, si laid ? Comment a-t-on pu ? Moi leur Roi, leur bon Roi. Si aimant et si doux.

Le Chambellan – Je sais Monsieur mon Roi, je sais.

Le Roi – Et elle ? Est-elle au courant ? Où est-elle ? Elle dort certainement.

Le Chambellan – Elle est dans sa chambre.

Le Roi – Elle est dans sa chambre. Laissez-moi un instant, voulez-vous ?

Le Chambellan – Oui Monsieur mon Roi.

Le Chambellan sort.

Le Roi – Que faire ? Que faire ? Quelle peine. Dès que je l'ai eu pour moi, j'en ai conçu des remords terribles. Dès que j'ai pu refermer la porte sur la chambre nuptiale, sur elle allongée sur le lit... A peine a-t-elle été allongée là sur le lit que sur son visage j'ai cru voir celui de ma femme, enfin l'ancienne, la morte. Vous croyez que c'est possible que la vieille vienne hanter la moderne ? C'est de ça dont j'ai peur. De ça dont je ne veux pas parler. De là je n'ose plus la toucher. Je l'ai mise sous cloche pour ainsi dire. Je l'ai gardée pour l'éternité. Je l'aimais trop pour la laisser partir. Je l'aimais trop pour la baiser. Je l'ai gardé là, comme l'image d'une femme, comme l'image de la pureté. Et voilà qu'elle me trahit. Que faisait-elle toutes ces nuits ? Que faisait-elle de ses journées ? Elle a dû tomber, au coin d'un corridor d'une aile éloignée du château sur un marlou de première échappé de quelque cuisine. Où est-elle ? Elle dort certainement. Chambellan où est-elle ?

Le Chambellan – Elle est dans sa chambre.

Le Roi – Elle est dans sa chambre. *(temps)* D'accord. *(temps)* Où est sa chambre ? Cela fait longtemps que je n'y ai pas été fourrer ! Ah Ah. Et elle non plus d'ailleurs, enfin pas par moi. C'est drôle non ? Vous savez pourquoi le Roi n'a pas de bouffon ? Parce que le bouffon est le Roi. Le Roi est le bouffon. Ah Ah. Par mesure d'économie, j'ai licencié le dernier, il ne me faisait pas rire. Moi je me fais rire. On ne rit jamais autant que de ses propres bons mots. Qu'est-ce que je raconte ? Je perds la tête. Je suis fou de rage. Ce mot, là, sur cette façade, là, ne me fait pas rire du tout. Allez chercher la Reine, qu'on la questionne, qu'on la suspecte. Amenez-là moi. Vous. Allez la chercher. Attendez. Quand vous irez la chercher, vous m'écoutez ? Observez bien son cul. Voir s'il n'est pas luisant. Comme un ver dans la nuit. Ramassez sa culotte et embarquez ses draps. Je vais y laisser traîner mon nez. Je veux savoir qui a osé.

Le Chambellan – Monsieur mon Roi, ce n'est certainement qu'un quolibet, qu'un lazzi du peuple. Elle n'a sûrement rien fait.

Le Roi – Les femmes sont la pire engeance des traîtresses, des Ah la voilà.

La Reine – Que se passe-t-il ? C'est l'aube déjà ? Je n'ai pas vu passer la nuit.

Le Roi – Oui, oui, c'est ça, de la poésie. Regardez le mur, lisez ça à haute voix.

La Reine –

« De flagorneurs le Roi est entouré,
De lèche-cul la Reine n'en connaît qu'un. »

C'est original, c'est bien tourné. Il y a de l'esprit et en même temps c'est un peu trivial. *(Au Roi)* C'est vous qui avez écrit ça ?

Le Roi – Et en plus elle se moque. Je te prie de croire ma vieille que si tu t'es laissée approchée par quelque bête en chaleur, je trouverai bien vite sa trace.

La Reine – Faites fouiller le palais, si ça peut remplir votre journée.

Le Roi – Montre moi tes poches. Vide-les. N'a-t-on pas un petit mot replié dans le corsage ?

La Reine – Je peux me mettre à nu devant vous. Cela fait longtemps...

Le Roi – C'est ça. De l'esprit, de l'esprit.

La Reine – En tout cas, je serai bien curieuse de savoir qui a eu le bagout et l'audace de m'écrire ce petit mot d'amour sur le mur du palais.

Le Roi – Vous appelez ça un mot d'amour ? Que faisiez-vous cette nuit ?

La Reine – Je dormais dans mon lit.

Le Roi – Qui peut le prouver ?

La Reine – Pas vous.

Le Roi – Quand vous êtes-vous couchée ?

La Reine – Quand vous vous êtes couché.

Le Roi – Votre porte a-t-elle laissé pénétrer quelqu'un.

La Reine – Oui.

Le Roi – Ah, ah. Qui ?

La Reine – Ce Monsieur le Chambellan qui chaque nuit sur votre ordre vérifie que je suis bien seule dans mon lit.

Le Roi – Ah oui, oui, c'est vrai. *(au Chambellan)* Alors ?

Le Chambellan – Seule.

Le Roi – Ronflait-elle ?

Le Chambellan – Non.

Le Roi – N'avez-vous pas entendu le ronflement d'une bête ?

Le Chambellan – Je ne crois pas.

Le Roi – Il faut être sûr.

Le Chambellan – J'en suis sûr.

Le Roi – Avez-vous vérifié sous le lit ?

La Reine – Il y avait quelque chose.

Le Roi – Ah, ah. Quoi ?

La Reine – Le Monstre de votre absence.

Le Roi – Chambellan, et derrière les rideaux ?

Le Chambellan – Le garde qui s’y cache sur votre ordre prêt à pointer son poignard sur les ombres de la nuit.

Le Roi – Veillait-il ?

Le Chambellan – Il s’était assoupi.

Le Roi – Pendez-le.

Le Garde, *surgissant* – Je n’ai dormi qu’une seconde.

Le Roi – Une seconde de trop. J’ai dit. Madame ma Reine, voudriez-vous avoir la bonté de me dire si vous avez, ne serait-ce qu’instant, quitter votre chambre ?

La Reine – Je ne sais pas. Je dormais. Que fait-on quand on dort ? On ne sait.

Le Roi – Bon, bon allez on n’en tirera rien, elle est trop maligne. Retournez dans votre chambre. (*au chambellan*) Mettez trois gardes devant la porte, deux sous les fenêtres, un sous le lit, un derrière les rideaux. Prenez des gens de confiance si ça existe encore. (*A la Reine*) Je vais être obligé de te claquemurer à la Anunziata ma belle j’en suis désolé. Attendez, Madame, un instant, regardez-moi dans les yeux. Pouvez-vous me jurer là qu’aucun homme ne vous jamais regardé du coin de l’œil ?

La Reine – Ça je ne peux pas le jurer.

Le Roi – Et pourquoi ?

La Reine – Je ne peux vérifier le coin d’homme de tous les yeux.

Le Roi – Pouvez-vous là me jurer qu’aucun homme ne vous a jamais fait des propositions douteuses ?

La Reine – Si, un l’a fait.

Le Roi - Et vous avez eu la folie d’accepter ?

La Reine – Je dois l’avouer oui.

Le Roi – Des propositions exécrables, des demandes grossières et viles.

La Reine – Oui, oui.

Le Roi – Des offres malhonnêtes, des invitations de lupanar ?

La Reine – Oui, oui, arrêtez, je vous en prie. J'avouerai tout.

Le Roi – Je veux savoir son nom. Alors qui ?

La Reine – Vous.

Le Roi, *décontenancé* – Allez. Dans votre chambre. Restez-y.

La Reine sort.

Le Roi - Qu'est-ce que, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

Le Chambellan – Un mauvais drôle aura fait ça. Sans doute un petit plaisantin. Un enfant.

Le Roi – Oui, oui, c'est ce que je crois aussi, je vois ce que vous voulez dire. Un déluré dont l'inquiétude aura tourné à la folie. Parfois je suis lucide et parfois non. C'est drôle enfin étrange non ? Que faire contre ça ? Ce n'est pas de ma faute si dans ce royaume tout tourne mal. Quant à elle, elle tournera mal. Peut-être a-t-elle déjà basculée. Je vais alerter tous les services, on trouvera le monstre. On l'étripera sur place.

Le Chambellan – Monsieur Mon Roi je crois qu'il ne vaut mieux pas.

Le Roi – Ah bon. Et pourquoi ?

Le Chambellan – Nous serions la risée des royaumes alentour. Il vaudrait mieux effacer l'inscription, faire taire les quelques témoins et charger un homme, un seul, quelqu'un de confiance comme vous disiez si justement tout à l'heure, de trouver la bête, de la renifler. Elle ne doit pas être bien loin, elle reviendra, ne se satisfera pas d'un seul geste dans la nuit. Elle rôdera dans le noir, aux abords du palais alors je la prendrai, je l'attraperai la bête, je lui arracherai la peau dans un hurlement et nous verrons qui elle est vraiment.

Le Roi – Vous ?

Le Chambellan – Pardon, je me suis laissé emporter.

Le Roi – Non, non, vous avez bien fait, c'est une bonne idée. Je vous charge de la trouver, la bête.

Le Chambellan – Mais je ne sais pas si...

Le Roi – C'est un ordre. Vous avez trois jours.

.....

Dans sa chambre à elle.

La Reine – Merci Messieurs, tenez-vous bien devant la porte. Sous la fenêtre, c'est bon ? Vous êtes en place ? Bien. Et sous le lit ? Monsieur, vous êtes correctement installé pour la nuit ? Très bien. Derrière le rideau vous êtes prêt ? Au cas où, mouvement de poignet, lame en avant et saigne la nuit. Bon, tout le monde est en place. Alors on peut commencer. (*temps*) Oh un billet ! Là sur mon lit ! Un joli petit billet bleu plié en quatre. Mais qui a pu le mettre ici ? C'est incroyable. Enfin vous avez bien vérifié la chambre, vous l'avez bien inspectée de fond en comble avant que je revienne ? Pas de traces du moindre intrus et là, je rentre, je me retrouve seule enfin presque puisqu'il y en a qui ne cessent pas de me regarder et qu'est-ce que je trouve ? Un petit billet bleu tombé du ciel, comme un présent, déposé là sur mon oreiller. Dois-je le lire ? Peut-être vaudrait-il mieux le porter au Roi mon mari ou à son fidèle Chambellan qui enquête sur ma personne et sur l'intrus qui a écrit sur les murs se glisser entre mes draps. Je vais le lire. Ensuite seulement je déciderai quoi faire. Déplions-le. Quel joli bruit cela fait en se dépliant comme si au milieu des froissements et des murmures il y avait un cœur qui battait dans la nuit.

« Certains vous veulent du mal, je ne vous veux que du bien.
Patientez, ne tentez rien. Je vous trouverai dans la nuit pâle.

Vôtre,
Le cavalier mystérieux. »

Un homme sait donc dans quel état je suis, dans quelle situation déplorable je me débats et pense à moi.

Le Chambellan, *faisant irruption* – Alors, on reçoit des messages ? On correspond avec des ombres ?

La Reine – Non, je, j'ai trouvé ce message sur mon lit. Comment avez-vous su ?

Le Chambellan – Tout va vite, tout se sait, on vous observe. Le message, donnez-le moi.

La Reine – Je vous en prie je n'ai rien fait. Ne le montrez pas à mon mari. Je n'ai fait que le lire.

Le Chambellan – C'est déjà trop, vous auriez dû nous le donner tout de suite. Mais je ne vous pense pas coupable sur ce chapitre. Je plaiderai votre cause auprès du Roi. J'essaierai de vous éviter les déchirements. Au Revoir. Ou plutôt à tout à l'heure, ne vous couchez pas tout de suite, je veillerai auprès de vous, cette nuit, en attendant l'entrée du cavalier mystérieux.

Le Chambellan sort.

La Reine – Seule, si seule et démunie et cet homme qui me promet de l'aide, qui dit vouloir me sauver. Peut-être dois-je l'appeler ? Lui faire signe ? Que disait déjà sa lettre ? Je l'ai lu si vite et si vite on me l'a retirée. « Ne rien tenter », « attendre », voilà ce qu'il disait. Attendre, dans la nuit il viendra, c'est ça.

.....

Le Chambellan – Monsieur mon Roi j'ai des nouvelles.

Le Roi – Sont-elles bonnes ?

Le Chambellan – Elles sont, pour l'instant, énigmatiques.

Le Roi – Je t'écoute.

Le chambellan – On parle, chez les petites gens, dans les tavernes et sur les quais d'un cavalier mystérieux qu'on aurait vu galoper sur un cheval noir depuis la baie d'Or Chestrew, au-delà des falaises, jusque dans les faubourgs du port. On dit qu'on aurait vu ce même homme aux abords du palais le soir de la fête.

Le Roi – C'était hier.

Le Chambellan – Hier, cette nuit. Il me semble que des siècles s'amoncellent dans une seconde, qu'une vie est passée.

Le Roi – Bon vous n'êtes pas là pour faire de la philosophie. Qu'est-ce que c'est que vos racontars de diseuses de bonne aventure ?

Le Chambellan – Exactement, des racontars de diseuses de bonne aventure, c'est ce que je croyais. Mais regardez ce que la Reine votre femme a trouvé ce matin sur son lit, en revenant dans sa chambre.

Le Roi – Un message, comment est-ce possible ?

Le Chambellan – Je vous l'ai dit, énigmatique.

Le Roi, *lisant* –

« Certains vous veulent du mal, je ne vous veux que du bien.
Patientez, ne tentez rien. Je vous trouverai dans la nuit pâle.

Vôtre,

Le cavalier mystérieux. »

Le Chambellan – Le cavalier mystérieux...

Le Roi – Que savez-vous de lui ? Que murmure-t-on en ville ?

Le Chambellan – J'ai entendu toutes les descriptions le concernant. Certains disent qu'il a la chevelure argentée, d'autres que ses cheveux sont noirs comme la nuit. J'ai entendu dire qu'il était immense, un autre m'a certifié qu'il l'avait vu et qu'il était de taille commune.

Le Roi – Bon, bon, ce qu'il faut c'est que je me cache cette nuit dans le lit de ma femme et que je bondisse s'il entre.

Le Chambellan – Mais s'il entre ?

Le Roi – Je, je, j'appellerai à l'aide. Au secours. Les gardes sont sous le lit. Derrière les rideaux.

Le Chambellan – Peut-être n'aurez-vous pas le temps.

Le Roi – Vous croyez ?

Le Chambellan – Il a bien été capable de laisser un message à la Reine à notre nez et à notre barbe.

Le Roi – Vous avez raison. (*temps*) Dormez avec nous !

Le Chambellan, *gêné* – Enfin...

Le Roi - A deux nous serons plus forts. A deux il n'osera pas.

Le Chambellan – Mais Madame la Reine, est-ce que ça ne va pas...

Le Roi – Mais non. Mais non. Elle dit tout le temps qu'elle est seule. Allez, allons-y. Il se fait déjà tard, la nuit tombe vite en cette saison. Ne tardons pas. Allez chercher votre pyjama.

.....

La nuit, tous les trois dans le lit, la Reine au milieu. Silence. Rien ne bouge.

Le Chambellan, *hésitant* – C'est, c'est votre pied que je touche Monsieur Mon Roi ?

Le Roi – Mon pied ? Non je ne sens rien.

Le Chambellan – Je sens un pied.

Le Roi – Un pied ?

La Reine – C'est le mien.

Le Chambellan – Oh pardon Madame la Reine, je suis confus.

La Reine – Ce n'est rien.

Long silence

Le Roi – Vous dormez ?

Le Chambellan – Non.

La Reine – Moi non plus.

Le Roi – Bon, bon.

Long silence

Le Roi – Vous m'avez fait peur avec cette histoire de pied, j'ai cru qu'il y avait un pied en plus dans le lit, vous voyez le genre d'histoire effroyable, un pied sanguinolent qu'on retrouve entre les draps et dont on ne sait pas à qui il appartient. Le genre de truc qui vous fait des coulées de sueur froide rien qu'à y penser. Moi j'ai mes deux pieds, je viens de vérifier et vous ? *Temps* Ah ils dorment.

Long silence

Le Roi – J'espère qu'il ne va pas venir alors qu'ils dorment.

Long silence

Le Roi, *cri d'effroi* – Ah, une ombre !

La Reine, *cri d'envie* – Une ombre !

Le Chambellan – Où ? Où ?

Le Roi – Là ! Là !

Le Chambellan – Mais où ?

Le Roi – Mais là !

La Reine – Ce n'est qu'un nuage entre la lune et nous.

Le Roi, *déception* – Ah.

Le Chambellan – Je me disais aussi.

Silence

Le Roi – Quelle heure est-il ?

Le Chambellan – Il ne doit pas être loin de 3h du matin. Ah tiens oui la cloche sonne.

Le Roi – En somme, c'est le milieu de la nuit.

Le Chambellan – C'est ça.

Le Roi – J'ai envie d'aller aux toilettes.

Le Chambellan – Eh bien allez-y, allez-y.

Le Roi – Oui mais le cavalier mystérieux...

Le Chambellan – Eh bien faites vite.

Le Roi – Et s'il s'en prenait à moi ? Juste au moment où je serai incapable de me défendre. Tiens par exemple en baissant mon pantalon de pyjama pour m'asseoir sur la cuvette. Vous ne voulez pas venir avec moi ?

Le Chambellan – Je reste avec Madame la Reine.

Le Roi – Vous avez raison. Je n’irai pas seul. Je vais essayer de me retenir.

Long silence

Le Roi – J’ai envie.

Le Chambellan – Pensez à autre chose.

Le Roi – Vous savez ce que m’a raconté la cuisinière ? Une histoire atroce...

Le Chambellan, *effrayé* – Dites.

Le Roi – Je ne sais pas si fais bien. Elle m’a dit que nous n’attraperions jamais le cavalier mystérieux parce que le cavalier mystérieux n’est pas un homme.

Le Chambellan – Oh.

Le Roi – C’est un mort qui chevauche une jument noire, qui la chevauche dans la nuit et qui vient galoper sur nos corps. C’est un mort qui vient chercher je ne sais quoi. Elle m’a dit aussi qu’il était probable que le cavalier mystérieux chevauche une chauve-souris ou bien un rat géant, qu’il ait la bouche emplie de sang et qu’il vienne sur jeter sur nous.

Le Chambellan – Ah.

Le Roi – Nous maltraiter.

Le Chambellan – Ah.

Le Roi – Nous rendre fou.

Le Chambellan – Ah.

Le Roi – Provoquer en nous une grande lassitude et nous plonger dans la rage et mélancolie.

Le Chambellan – C’est terrible.

Le Roi, *cri d’effroi* – Une lumière ! Une lumière !

Le Chambellan – Où ? Où ?

Le Roi – Là !

Le Chambellan – C'est le soleil.

La Reine – C'est l'aube.

Le Roi – Ah.

Le Chambellan – La nuit s'achève.

La Reine – Il n'est pas venu.

Le Roi – Vite, vite sortons d'ici, cette chambre est maudite. Allons prendre un petit déjeuner. Œuf au plat, saumon fumé.

Ils sortent. Reste la Reine

La Reine – Quelle étrange nuit j'ai faite. J'ai bien dormi je crois. Il me semble que je ne peux pas résister au sommeil, que je suis prise dès que je me couche d'une langueur terrible, d'une langueur douce et terrible qui m'étreint jusqu'au matin et s'échappe quand le jour se lève. Ils sont déjà partis. Je me sens si faible comme si j'avais voyagé toute la nuit dans des contrées inconnues et dont je ne me souviens déjà plus. Le Cavalier mystérieux est-il venu ? Je n'ai pas réussi à veiller. Peut-être est-il venu pendant mon sommeil...Peut-être l'ont-ils attrapé ? Jeté en prison, déjà mort. Oh un billet ! Encore un. Un billet bleu plié en quatre. Que dit celui-ci ?

« Bien longtemps j'ai contemplé votre visage endormi.
Veillez, veillez prochaine nuit. Suis parti mais reviendrai.

Vôtre,
Le cavalier mystérieux »

Mais comment puis-je ne pas dormir quand quelque chose s'approche, ferme mes yeux et par ma bouche entre dans mon âme ?

.....

Le Chambellan – Un nouveau billet ! Incroyable, il l'a laissé cette nuit, à notre insu, il se moque de nous.

Le Roi – Montrez voir.

Le Chambellan – Tenez.

Le Roi, *lisant* –

« Bien longtemps j'ai contemplé votre visage endormi.
Veillez, veillez prochaine nuit. Suis parti mais reviendrai.

Vôtre,

Le cavalier mystérieux »

Mais comment peut-il ?

Le Chambellan – Ecoutez maintenant, je vais vous parler à voix basse.

Le Roi, *murmurant* – Oui. (*un temps*) Pourquoi ?

Le Chambellan – Je crains qu'il ne soit dans la pièce.

Le Roi – Je comprends. Caché ou invisible. Dites.

Le Chambellan – Vous ne comprenez pas encore totalement. Voilà ce qu'on m'a dit : le Prince ne serait pas parti pour les mers lointaines. Il se cacherait ici, au palais même, et la Reine l'attendrait, dans le plus grand secret, dans sa chambre, la nuit.

Le Roi – Le Prince ? Ici ? Mais c'est impossible, nous l'avons vu partir, avec tout son équipage, nous avons vu le bateau disparaître à l'horizon.

Le Chambellan – Il serait revenu dans la nuit même suivant son départ, en barque, seul, par la baie d'Or Chestrew. Sur la plage son cheval noir l'attendait.

Le Roi – Mais non, c'est impossible. Certains ont vu les bateaux dans les mers lointaines.

Le Chambellan – Qui ?

Le Roi – Des gens qui voient tout, qui observent, qui regardent dans le noir.

Le Chambellan – Il aura envoyé des mercenaires pour jouer à sa place, pour donner l'illusion. Ce que vos gens ont vu, peut-être n'était-ce qu'un spectacle.

Le Roi – Vous croyez ?

Le Chambellan – Et comment finissait le spectacle que vos gens cachés ont vus ?

Le Roi – Le Prince, au bord de la folie, disparaissait dans l’amour et le noir.

Le Chambellan – Peut-être est-ce tout cela qui revient...

.....

Tous les trois dans le lit

Le Roi – Mon Dieu ce que j’ai peur, je suis frigorifié.

Le Chambellan – Allons. Allons. Calmez-vous. Nous l’attraperons cette nuit.

La Reine – Empêchez-moi de dormir, je sens que je m’endors.

Le Chambellan – Mais comment faire ?

La Reine – Je ne sais pas, je plonge, je m’abîme.

Le Roi – Toujours à faire des simagrées celle-là. Si seulement je pouvais dormir.

Le Chambellan – Je ne connais pas d’histoire.

La Reine, *d’une voix blanche* – J’ai une histoire. Il y a bien longtemps, dans les pays du Nord vivait un Roi qui cherchait une Reine, il la trouva loin de chez lui. Mais, pour des raisons obscures comme la nuit, le Roi doit partir combattre des ennemis lointains. Avant son départ, il promet à sa femme de revenir avant trois ans. Dix années s’écoulaient sans qu’il ne tienne sa promesse.

Le Roi, *au Chambellan* – Qu’est-ce qu’elle a ?

Le Chambellan – Elle délire, n’approchez pas.

La Reine – La Reine, par la grâce de son amour pénètre dans les songes du Roi et lui demande de revenir. Le Roi se réveillant conçoit un vif désir de revoir son épouse mais ses amis et ses conseillers le mettent en garde.

Le Roi – Elle est belle tout de même dans la nuit, j’avais presque oublié son visage.

Le Chambellan – Elle est belle.

La Reine - Ce désir est peut-être dû aux maléfices des ennemis. Le Roi est alors pris de sommeil, il se couche et s'endort.

Le Roi – Elle a raison, je m'endors.

Le Chambellan – C'est bien, dormez.

La Reine - Il s'éveille peu après en criant que quelque chose l'a piétiné. On saisit la tête du Roi mais quelque chose écrase ses jambes. On prend les jambes de Roi, mais quelque chose empoigne la tête du Roi et le tue.

Le Roi, *criant dans son sommeil* – Pas les jambes, non, pas la tête !

Le Chambellan – Madame ma Reine, dormez-vous ?

.....

Au matin.

Le Roi – Je ne peux plus bouger. Je suis comme paralysé. Mes jambes, plus lourdes que le plomb. Et ma tête, je peux à peine réfléchir.

Le Chambellan – Moi je vais bien.

La Reine – Encore une fois j'ai bien dormi. Un vaisseau, j'ai rêvé...dans la nuit.

Le Chambellan – Oui, oui vous avez rêvé. J'ai rêvé aussi.

Le Roi – Mes jambes, ma tête.

La Reine – Oh un message, le cavalier mystérieux. Il était là cette nuit.

Le Chambellan et la Reine lisent.

« Puisque dans votre chambre vous n'êtes jamais seule
Venez dans la forêt nous y serons caché.

Vôtre,
Le cavalier mystérieux »

La Reine, *pour elle-même* – La forêt ! Mais je ne pourrais pas y aller. Ils ne me laisseront jamais aller.

Le Chambellan, *bas au Roi* – Laissez-là aller, je la suivrai.

Le Roi – Non, non.

Le Chambellan – Nous serons enfin délivrés de ce cavalier maudit.

Le Roi – Il a pris mes jambes, il pèse sur ma tête. (*à la Reine*) Allez-y, allez-y. Cette nuit je vous libère.

Le Chambellan – J'irai seul, je la suivrai. Et au matin du troisième jour, vous aurez, comme promis, la peau du monstre, la peau du cavalier mystérieux.

.....

Dans la forêt, la nuit.

La Reine, *seule* – Qu'est-ce que je fais là ? Je ne sais à peine plus qui je suis. Les étoiles à travers les ramures des arbres se reflètent sur ma robe bleu nuit. Qu'il fait noir ! J'ai si froid, mes pieds sont nus. N'ai-je pas pris de souliers ? La terre est humide mais les feuilles des arbres font comme un long tapis. Ce qu'il fait noir, on dirait que la forêt est appelée à sombrer dans un abîme. Où le trouverai-je mon cavalier mystérieux ? Une jeune fille, une femme plus si jeune, une vieille femme déjà, sans escorte dans un bois, prise entre les arbres, surprise par la nuit noire, ne saurait manquer d'être craintive. Et pourtant j'ai tant d'espoir. Il fait si noir que je ne vois pas mon propre cheval. Mais non je suis à pied, je suis pied nu, je ne sais plus.

Le Chambellan, *loin, caché* – Là voilà. Seule. Terriblement seule. Une nuit dans la nuit. Et belle. Il n'est plus temps de différer.

La Reine – Ah ! Un craquement, une branche morte, une bête, un monstre.

Le Chambellan – Je n'ose pas. Elle prendra peur.

La Reine – Des yeux luisent dans la nuit. Si ce sont ceux du cavalier mystérieux, il m'aimera. Si ce sont ceux du monstre, il me dévorera. Êtes-vous le cavalier ou bien êtes-vous le monstre ?

Le Chambellan, *se montrant, tremblant* – Je suis les deux, ce n'est que moi.

La Reine – Vous ? Que faites-vous là ?

Le Chambellan – Je vous suivais sur ordre du Roi, pour débusquer le fameux cavalier mystérieux.

La Reine – Je ne l'ai pas trouvé, il m'a fait une nouvelle promesse non tenue. Un serment brisé. Il ne viendra pas.

Le Chambellan – Je suis là.

La Reine – Vous, vous, mais lui ?

Le Chambellan – Je suis là.

La Reine – Vous ?

Le Chambellan – Moi le cavalier mystérieux, moi le monstre.

La Reine pousse un cri d'effroi.

Le Chambellan – Madame ma Reine.

La Reine – Crevasse en moi.

Le Chambellan – Non...

La Reine – Mais, pourquoi, pourquoi avoir fait ça ?

Le Chambellan – Parce que je vous aime.

La Reine – Je vous hais tant. Je rêvais au retour du Prince, je rêvais aux contes et aux histoires d'enfants mais c'est vous, ce n'est que vous. Un homme, un pauvre homme.

Le Chambellan – Un pauvre homme qui vous regardait des nuits entières prétextant qu'il vous surveillait. Un pauvre homme qui chaque nuit se perdait en votre visage, votre visage endormi qui ne semblait pas lui dire non, qui semblait lui dire au contraire je vous aime, je vous aime. Un pauvre homme qui vous écrivait des messages d'amour dans le noir et que vous lisiez à l'aube et qui vous emplissaient d'une joie infinie. Un pauvre homme qui voulait vous enlever cette nuit, nous enfuir à jamais, vous enfuir avec lui sur le cheval noir du cavalier mystérieux.

La Reine – La vie ne peut pas... Vous crevez mon rêve. Ulet ! Ulet !

Le Chambellan – Le Prince est mort ! Il a disparu dans la nuit !

La Reine – Ulet, pourquoi ne m'as-tu jamais écrit ?

Le Chambellan, *heureux* – Il vous écrivait ! Parfois deux lettres par jour ! J'étais son confident, j'attendais son retour. Moi aussi je voulais renverser le roi. Être grandiose moi aussi. Deux lettres ! J'étais chargé de vous les transmettre et j'ai tout gardé. Regardez, tout est là ! « Mon amour, le ciel semble être la mer et la mer le ciel » « Mon amour, pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? » Ah, ah il ne savait pas. Le pauvre, il ne savait pas. « Mon amour le ciel et la mer sont deux grands yeux qui se regardent en silence » Ah, ah il se répète « Mon amour les eaux sont mortes » Tu l'as dit monsieur mon Prince. Mort, tout meurt. J'ai tout gardé pour moi, pas une lettre n'est arrivée à destination. J'ai tout gardé parce que je vous aime, parce que je suis l'enfant déluré, parce que je suis le cavalier mystérieux, parce que je suis la bête tapie dans la forêt. Aimez-moi ! M'aimez-vous ?

La Reine – Non.

Le Chambellan – Et tous les jours je lui envoyais des fleurs grâce à ce stratagème inventé par lui. Signe que vous receviez bien les lettres. Et pourquoi ne me répond-elle pas ? Est-elle toujours belle ? M'est-elle fidèle ?

La Reine, *craintive* – Vous ne lui avez pas dit...

Le Chambellan – Pas dit ?

La Reine – Pour le Roi, pour l'ignoble Roi dont je suis la Reine.

Le Chambellan – Que vouliez-vous ? Vous ne répondiez pas ! Il a bien fallu que je lui dise ! Que vous couchiez avec le monstre bouffon, que vous teniez dans votre main l'horrible sceptre du vice, que vous en aviez oublié jusqu'au nom de Ulet.

La Reine s'évanouit.

Le Chambellan – Ah, de nouveau allongée, étendue de douleur. De nouveau je la regarde endormie et de nouveau elle semble m'aimer, elle ne semble pas être celle qui m'a dit « je vous hais ». Et que suis-je moi alors ? Quelle sorte d'homme je fais pour n'être pas le sujet de son amour, pour n'être qu'un objet de haine. Quel monstre je ne vois pas en regardant le miroir. Quels reflets sont trompeurs ? Par quoi suis-je dévoré dedans ? Quelle bête loge en mon corps ? J'aurais pu être ce cavalier mystérieux si elle l'avait voulu. J'aurais pu être grand et beau, il ne tenait qu'à elle. Mais elle n'a vu en moi que le monstre que je suis et que je vois maintenant dans le reflet de ses yeux qui sont le seul miroir qui compte. A tout ceci je préférerai la mort si j'étais un homme. Mais je ne suis qu'un monstre.

.....

Le garde – Monsieur Mon Roi, Monsieur Mon Roi.

Le Roi – Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Pourquoi me réveiller en sursaut alors que le jour est à peine levé. Mes jambes. Mes jambes. Figées. Et ma tête. Lourde. Mais cette nuit... La forêt...Qu'êtes-vous venu me dire ?

Le garde – On a retrouvé la Reine sur les marches du Palais, étendue.

Le Roi – Morte !

Le garde – On ne sait pas. Les médecins disent qu'elle est dans une sorte de langueur mélancolique. Elle ferme les yeux, elle ouvre les yeux, elle ne parle pas.

Le Roi – Ah. Bien. Enfin non. Le Chambellan, où est-il ?

Le garde – Introuvable. C'est tout à fait comme s'il avait disparu.

Le Roi – Disparu ! Quelle tristesse et moi qui suis dans un tel état et la Reine et le Chambellan maintenant. Où allons-nous ?

Le garde – Votre Majesté, sur la robe, enfin épinglée à la robe de sa Majesté la Reine, il y avait ce billet bleu plié en quatre, maculé de boue et de sang.

Le Roi – Le cavalier mystérieux ! Je vais me retrouver seul face à lui, moi le Roi impotent. Quelqu'un l'a-t-il lu ?

Le garde – Pas que je sache.

Le Roi – Très bien. Donnez-moi ce billet. Allez-vous en.

Le Roi lit le billet

« Le Prince bientôt reviendra »

C'est terrible. C'est terrible. Ces quelques mots sont plus durs encore qu'une pointe dans le cœur. Mon pouvoir, mon petit pouvoir. Je sens qu'il faut que je m'accroche à lui encore un peu. Que faire ? Il va revenir. Gardes ! Gardes ! Placez les meilleurs d'entre vous sur la forteresse. Surveillez la lagune. Guettez. Ouvrez l'œil. Un navire va revenir. Un vaisseau maudit.

Fin de cette partie.

Cinquième Partie :

La nuit mobile

- Le retour du Prince – La morte épistolière – Le guet-apens -

Deux gardes, derrière les créneaux de la forteresse surplombant la lagune.

Le premier garde – Nous sommes de bons gardes placés par le Roi. Nous scrutons la lagune en attente d'évènement.

Le second garde – Vous voyez quelque chose vous ?

Le premier garde – Je vois la lagune.

Le second garde – Je veux dire, à part la lagune.

Le premier garde – Non.

Le second garde- Mais il faut continuer à scruter c'est ça ? On pourrait voir quelque chose.

Le premier garde – C'est ça c'est ce que je veux dire.

Le second garde – Déjà, voir la lagune, c'est bien. C'est beau.

Le premier garde – C'est vrai, c'est beau.

Temps

Le second garde – Dites, il y a quelque chose que je me demande.

Le premier garde – Dites toujours.

Le second garde – Eh bien si nous scrutons indéfiniment, jamais rien n'arrivera.

Le premier garde – Comment cela ?

Le second garde – Eh bien soit il y a quelque chose, soit il n'y a rien. N'est-ce pas ?

Le premier garde – Oui.

Le second garde – S'il n'y a rien alors il n'y a rien.

Le premier garde- Oui...

Le second garde – Et s'il y a quelque chose alors il y a quelque chose.

Le premier garde – Humm...

Le second garde – Donc si on s’obstine à regarder quelque chose qui n’est pas là. La chose ne viendra jamais. On ne la laissera pas venir. La chose ne pourra pas venir.

Le premier garde – Alors qu’est-ce que vous conseillez ?

Le second garde – De ne pas monter la garde. Ainsi la chose viendra. On lui laissera le temps d’apparaître.

Le premier garde – En somme, vous voulez une pause.

Le second garde – C’est ça.

Pause

Les deux gardes, contre le parapet de la forteresse.

Le second garde – En somme, nous attendons que quelque chose nous arrive.

Le premier garde – C’est ça, c’est ce que je veux dire. C’est un honneur. Le Royaume a placé sa confiance en nous.

Le second garde – Mais qu’est-ce que le Royaume ?

Le premier garde – Qu’est-ce que vous dites encore ?

Le second garde – Je dis : « Qu’est-ce que le Royaume ? »

Le premier garde – Comment cela ? « Qu’est-ce que le Royaume ? »

Le second garde – Eh bien oui, qu’est-ce que c’est ?

Le premier garde – Ah, ah mais le Royaume c’est le Roi ! Le Royaume c’est la Reine, c’est le Chambellan. Le Royaume c’est le Prince.

Le second garde – Le Roi a la tête lourde et les jambes figées. On murmure qu’il a perdu la raison.

Le premier garde – Eh quand bien même, c’est toujours le Roi.

Le second garde – La Reine n’est pas revenue de sa pamoison. Elle est muette comme une carpe, reste allongée, toute ébaubie, à regarder le ciel en remuant la bouche sans qu’un son n’en sorte.

Le premier garde – Si la Reine veut garder le silence...

Le second garde – Le Chambellan a disparu. Certains disent qu'il s'est fait dévorer par une bête monstrueuse dans la forêt du haut des falaises.

Le premier garde – Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

Le second garde – Ah bon, et qu'est-ce que vous avez entendu dire ?

Le premier garde – Il se serait enfui, il se serait fait moine dans un couvent éloigné situé aux bords du Royaume.

Le second garde – Et le prince a disparu lui aussi. Certains prétendent qu'il est mort et qu'il va revenir nous hanter.

Le premier garde – Vous ne croyez pas à ce genre de fables quand même ?

Le second garde – D'autres disent, ou peut-être les mêmes, que c'est contre lui que le Roi se protège, que c'est l'image de son vaisseau que nous attendons sur la lagune.

Le premier garde - Je n'y crois pas.

Le second garde - Votre Royaume, c'est du vent.

Le premier garde – Dites donc, restez poli.

Le second garde – En somme, le pouvoir est vacant.

Le premier garde – Vacant ? Vous voulez rire !

Le second garde – Nous protégeons un trône vide. Nous tournons en rond autour d'une chaise.

Le premier garde – Nous ne serions pas là si le trône était vide.

Le second garde – Ah bon et où seriez-vous ? Sur le trône ?

Le premier garde – Un trône ne reste pas vide longtemps.

Le second garde – Mais une chaise si.

Le premier garde – Comment cela ?

Le second garde – Eh bien, regardez, prenons cette chaise. Personne ne s'assoit dessus.

Le premier garde – Que Dieu m'en garde, nous montons la garde.

Le second garde – Eh bien, il suffit que je l'appelle trône.

Le premier garde – Oui et ?

Le second garde – Et si je m'assoie dessus, je suis le Roi.

Le premier garde – Le Roi de quoi ?

Le second garde – Mais le Roi de ce que je veux. Le Roi de la forteresse, le Roi de la lagune. Tout est dans la tête, je n'ai qu'à choisir.

Le premier garde – Un trône ! Le Roi d'une chaise oui !

Le second garde – Mais Roi quand même ! Vous, là, petit soldat, valetaille fouineuse, allez me chercher à boire, j'ai soif.

Le premier garde – Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Le second garde – Je suis le Roi.

Le premier garde – Mais vous n'avez pas le droit !

Le second garde – Puisque je suis le Roi.

Le premier garde – Mais c'est vous qui l'avez décidé.

Le second garde – Vous n'aviez qu'à décider.

Le premier garde – Alors il me suffit de décider aussi, je suis le Roi.

Le second garde – Vous ne pouvez pas être le Roi ! Je suis le Roi !

Le premier garde – Bien sûr que je peux. Et pourquoi je ne pourrais pas ?

Le second garde – Vous n'êtes pas assis sur le trône.

Le premier garde – Et vous vous l'êtes peut-être.

Le second garde – Puisque je l'ai décidé.

Le premier garde – En somme, pour que je devienne Roi, il faudrait que je vous renverse, que je vous fasse tomber du trône.

Le second garde – C'est ça.

Le premier garde – Eh bien voilà c'est ce que je fais. Poussez-vous de là.

Le second garde – Gardes ! Gardes ! On en attend à la vie du Roi.

Le premier garde – Personne ne viendra vous sauver, il n'y a plus de gardes, il n'y a plus que des Rois.

Le second garde – Comme c'est triste un Roi sans gardes, sans défenses, sans sujets.

Le premier garde – Là, regardez !

Le second garde – Hum, très malin. Je vais tourner la tête et vous allez me pousser.

Le premier garde – Dans la brume, là...

Le second garde – Je vous l'avais dit. C'est apparu pendant que nous ne regardions pas, pendant que nous pensions à autre chose.

Le premier garde – Vous voyez, avec vos histoires, on ne monte plus la garde. On s'est fait surprendre.

Le second garde – Ah quoi donc servirait de monter la garde si rien n'arrivait ?

Le premier garde – Taisez-vous donc.

Le second garde – Qu'est-ce que c'est ? Un point noir ?

Le premier garde – C'est loin et en même temps c'est proche.

Le second garde – C'est encore loin mais ça s'approche.

Le premier garde - C'est au niveau de l'eau.

Le second garde – Je dirais plutôt au niveau du ciel.

Le premier garde – En tout cas, c'est à l'horizon.

Le second garde – Oui ça on peut le dire.

Le premier garde – C'est un point noir à l'horizon.

Le second garde – Un navire ! C'est un navire !

Le premier garde – Non.

Le second garde – Une nuée ?

Le premier garde – M'est avis que non.

Le second garde – Alors quoi ?

Le premier garde – Oh le ciel devant nous en est comme rempli maintenant.

Le second garde – Et pourtant rien ne bouge.

Le premier garde – Est-ce que quelque chose est en train d'advenir ?

Le second garde – C'est toujours difficile à dire.

Le premier garde – Ça vient.

Le second garde – Plus ça s'approche, plus ça se dissipe.

Le premier garde – C'est un nuage.

Le second garde – Si bas sur l'eau ?

Le premier garde – Le vent le pousse comme il gonflerait la voile d'un navire.

Le second garde – Si noir ? Ça s'approche si vite.

Le premier garde – Regardez, ça arrive près des côtes.

Le second garde – Il y a des éclairs à l'intérieur, des éclats de voix vous entendez ? Comme un monde.

Le premier garde – C'est au dessus de nous maintenant.

Le second garde – Je vois bien ça. Mais...

Le premier garde – Ça n'y reste pas.

Le second garde – C'est ça, ça n'y reste pas. (*temps*) Ça tombe.

Le premier garde – Ça tombe.

Le second garde – Ça tombe non ?

Le premier garde – Ça tombe sur nous.

Le second garde – C'est la nuit.

Temps

Le second garde – C'est très beau.

Le premier garde – C'est beau.

Le second garde – Ça me fait peur.

Le premier garde – Moi aussi.

Temps

Le second garde – Vous en avez partout !

Le premier garde – Mais où ? Où ? Je ne vois rien.

Le second garde – Mais partout. Sur les épaules, sur les cheveux.
Vous en avez plein dans le dos.

Le premier garde – Mais quoi ? Qu'est-ce que j'ai partout ?

Le second garde – Des bouts, des morceaux de nuit.

Le premier garde – Oh !

Le second garde – Quoi ?

Le premier garde – Vous aussi.

Le second garde – Vous mentez ! Où ça ?

Le premier garde – C'est à peine si on vous voit encore. Ça vous recouvre. Vous en avez tout plein le visage.

Le second garde – C'est peut-être ça qui advient ! Le Roi, il faut prévenir le Roi.

Le premier garde – Ça va passer par-dessus la forteresse !

Le second garde – La nuit tombe ! La nuit tombe !

Le premier garde – Des coups d'épée ! Donnez des coups d'épée !

Le second garde – J'ai beau faire, ma rapière troue la nuit.

Le premier garde – C'est au-dessus de nos têtes !

Le second garde – C'est sur nous ! Protégez-vous !

Le premier garde – Bataillez ! Bataillez ! Il ne faut pas que ça passe.

Le second garde, *donnant des coups dans l'air* – Et tiens ! Et tiens par là !

Le premier garde – Repoussez-là !

Le second garde – Vlan ! Prends ça maudit !

Le premier garde - La carne, ça nous transperce !

Le second garde – C'est fini. On ne voit plus rien. Si, là-bas, ça file déjà droit sur les terres.

Tout est noir

Le premier garde – Garde, garde, vous êtes là ?

Le second garde – Oui, oui je suis là.

Le premier garde – Vous avez peur ?

Le second garde – Oui j'ai peur.

Temps

Le premier garde – Est-ce que c'est votre main que je sens ?

Le second garde – Oui.

Le premier garde – Est-ce que je peux la serrer dans la mienne ?

Le second garde – Oui.

Temps

Le premier garde – Nous n'avons rien pu faire hein ?

Le second garde – Rien.

Le premier garde – Je me demande maintenant ce qui va se passer. Si nous avions guetté indéfiniment, vous croyez que ça ne serait pas venu ?

Le second garde – C'est là maintenant.

Le premier garde – La nuit sur nous.

.....

Le Roi – Est-ce que c'est mon pied que je sens là ? Il ne bouge pas. Si je surprénais n'importe quel pied dans la nuit, il ne bougerait pas, il aurait peur. A qui appartient ce pied ? Qui êtes-vous ? Parlez répondez ou je vous plante une épée dans le plancher. Il a peur, il n'ose pas répondre. Moi non plus, d'ailleurs, je n'oserai pas répondre, je ne bougerais pas. Alors peut-être, peut-être que c'est le mien. Pied, bouge ! Ah il bouge, c'est le mien. Mais si ce quelqu'un dans la nuit avait entendu que je disais au pied que je supposais être le mien « pied bouge » eh bien que ferait cet inconnu ? Il bougerait le pied. Alors, comment savoir ? Il faut que je longe mon corps avec mes mains et voir si tout cela mène au pied. Oui, c'est le cas. Plus de doute, c'est le mien. Mais est-ce que je suis bien encore une personne dans ce noir ? Est-ce que mon corps même ne s'est pas dilaté dans tout ce noir. On ne reconnaît plus rien, la nuit est tombée si vite, si brusquement. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Est-ce que c'était là ma chambre nuptiale ? Et là qu'est que j'aperçois ? Des reflets miroitants ? Serait-ce le lavabo royal ? Si c'est le cas je suis dans la salle de bain. Qu'est-ce que je faisais quand la nuit est tombée ? Je ne me souviens plus. Réfléchissons. Réfléchissons et calmons-nous. Retrouvons notre chemin. Là, le lavabo royal. Si le lavabo royal est là, mettons que là ce que je touche, ce doit être oui c'est ça.

Là, des reflets miroitants. Il y a quelque chose qui se meut dans le noir. Quelque chose qui vient vers moi. Ça bouge. Comme des tissus pâles agités par le vent. Qu'est-ce que c'est ?

Entre le Prince.

Le Prince – Bonsoir mon père.

Le Roi - Si vous m'appellez mon père, c'est que vous êtes mon fils. Ulet ?

Le Prince – Bonsoir.

Le Roi – Mais qu'est-ce que tu fais là ? Est-ce que tu n'étais pas en voyage ?

Le Prince – Peut-être.

Le Roi – Mais si, si, je m'en souviens, tu étais en voyage. C'est même moi qui t'avais envoyé à une mort certaine. Depuis quand es-tu revenu ?

Le Prince – Je suis là.

Le Roi – Que d'énigmes. Tu es d'une pâleur, mon petit, ça fait peur à voir.

Le Prince – Où est-elle ?

Le Roi – Ah.

Le Prince – Où est-elle ?

Le Roi – Elle est allongée.

Le Prince – Où ?

Le Roi - Là. Là-bas.

Le Prince – Va-t-elle bien ?

Le Roi – Tu aurais dû prévenir de ton retour, j'aurais organisé une petite fête, un banquet. Elle est morte.

Le Prince - Son corps glacé doit reposer quelque part dans la nuit.

Le Roi – Oui, c'est exactement ce que je me suis dit. Tu veux manger quelque chose ? Il doit y avoir un reste de pâté en cuisine. Dans les frigos.

Le Prince – Je me sens mal.

Le Roi – Et moi donc ! Tout à l'heure, je ne savais même plus si mon pied était mon pied tu imagines ?

Le Prince – De quoi est-elle morte ?

Le Roi – Une pleurésie ? Je ne sais plus ce que le médecin disait. Tu as vu comme on ne voit rien ? Quand tu es revenu, est-ce qu'on ne voyait déjà plus rien ? C'était beau là-bas ? Est-ce que ça m'aurait

plu ? Des montagnes certainement, des plages. Tu ne dis rien, tu ne dis jamais rien.

Le Prince – Où est-ce que je pourrais trouver le Chambellan ?

Le Roi – A dire vrai elle était tombée dans une pamoison profonde. Mais j'ai préféré couper les machines, ça consommait trop. La voir là, comme ça sans rien dire. C'était trop triste. Le Chambellan, le chambellan. Oui, je peux le faire venir. Mais il faudrait le trouver. J'ai entendu dire qu'il était mort.

Le Prince – Comme vous avez changé mon père.

Le Roi – Tu trouves, les cheveux blancs peut-être. J'ai pris un peu de ventre oui. Les lignes de mon visage se sont creusées c'est vrai. Mais au fond je n'ai pas changé.

Le Prince – Vous n'avez pas changé mon père.

Le Roi – Je n'ai pas changé, je suis resté fidèle à mes principes.

Le Prince – A-t-elle laissé quelque chose pour moi ?

Le Roi – Ah, mon pauvre petit, elle t'attendait bien sagement, sans bouger. Parfois je la voyais à la fenêtre, le front contre la vitre, scrutant l'océan et elle pleurait doucement, sans rien dire, des rivières de pleurs qui gonflaient l'océan. Ça n'était pas gai. Je lui donnais des petites claques dans le dos, j'essayais de la dérider, je lui donnais à lire des blagues. Elle ne riait pas. Même des blagues qui avaient fait rire toute la cour, elle, elle ne bronchait pas. J'ai même voulu engager un bouffon, comme dans l'ancien temps. Mais tout ça coûte si cher. Et puis si c'est pour ne pas avoir de résultats.

Le Prince – Est-elle morte depuis longtemps ?

Le Roi – Non, non. Quelques jours tout au plus.

Le Prince – Je peux encore la voir ?

Le Roi – Il faut la trouver. Elle doit être allongée quelque part par là. Peut-être qu'on peut la retrouver à l'odeur. On allait procéder à l'enterrement avant que la nuit tombe. On avait invité tous les dignitaires des royaumes voisins. Le Prince de Westphalie, la duchesse du Sommerare et son toutou. Je pense qu'ils ne viendront pas à cause de la nuit. On avait préparé tout un grand buffet pour impressionner. Je ne sais pas ce qu'on va faire de toute cette bouffe.

Il y a des salades à gogos, des pâtés en croûte. Il doit y avoir un reste de gigot. Tu ne veux pas manger un bout ?

Le Prince – Non, merci.

Le Roi – Mais j’y pense, on va réutiliser tout ça pour ton retour. On va faire un grand truc populaire pour le retour du Prince. Il faut se dépêcher avant que ça ne soit plus frais. Il faudrait racheter des bouteilles, où vas-tu ?

Le Prince – Je vais la chercher.

Le Roi – Bon mais reste dans les parages. Ça me fait plaisir que tu sois là. Pour affronter avec moi les douloureux événements. Tu sais, ça n’est pas facile pour moi non plus.

Le Prince – Je sais, je sais.

Le Roi – C’est la deuxième que je perds. Où est-ce que je vais trouver la troisième ? Ne va pas trop loin, hein. Je t’aime mon petit.

Le Prince – Je t’aime aussi.

Le Prince disparaît dans la nuit.

Le Roi – Bon, le voilà revenu. Il faut que j’aille en cuisine leur dire de tout ressortir. J’ai entendu un craquement d’os dans la nuit.

L’espion – Me voilà sire.

Le Roi – Ah je ne t’attendais plus. Comment m’as-tu trouvé ?

L’espion – A nous autres, la nuit est propice.

Le Roi – Oui, oui, bon. Quelles sont les nouvelles ?

L’espion – Pas grand-chose.

Le Roi – Comment ça pas grand-chose ? Ne sais-tu donc pas que le Prince est de retour ?

L’espion – Le Prince ?

Le Roi – Mon fils !

L’espion – Le Prince !

Le Roi – Il est arrivé dans un froissement spectral. Il se tenait là en face de moi.

L'espion – Lui avez-vous dit ?

Le Roi – Quoi dit ?

L'espion – La femme....

Le Roi – Mais j'étais bien obligé ! C'est même la première chose qu'il m'a demandée. Où est-elle ? Et moi j'ai essayé de détourner la conversation, de manière délicate bien entendu mais lui revenait toujours à la source. Où est-elle ? Je lui ai dit qu'elle était allongée.

L'espion – Qu'a-t-il dit ? Avait-il l'air troublé ?

Le Roi – Pas plus que ça.

L'espion – Bon, bon. Tout se précipite.

Le Roi – Comment ça, tout se précipite ?

L'espion – Des rumeurs, du vent dans la nuit. Des éléments que je ne voulais pas porter à votre connaissance mais si le Prince est revenu, cela change tout. Ils vont en faire leur homme. Cela se précise. Cela va peut-être arriver.

Le Roi – Mais quoi ? Qu'est-ce qui va peut-être arriver ?

L'espion, *gravement* – La révolution.

Le Roi – La révolution !

L'espion – Oui.

Le Roi – Mais, la révolution, une petite révolution, non ?

L'espion – Non. Une vraie révolution.

Le Roi – Oh la la !

L'espion – La nuit est le refuge des rassemblements, des conspirations douloureuses. On murmure dans les coins. Des complots s'ourdissent.

Le Roi – C'est impossible.

L'espion – On édite des petites chansons, « c'est le temps de la feuellaison ».

Le Roi - Qu'est-ce que c'est que cette chanson ?

L'espion, *chantant doucement* –

« C'est le temps de la feuellaison, c'est le temps de la révolution.
 Qu'on balaie les vieux Rois avec les feuilles mortes.
 Que les arbres verdoient et que les oiseaux chantent
 Et que les vieux Rois morts soient un lointain cauchemar. »

Le Roi – C'est terrible.

L'espion – Tout règne tient en son origine sa fin.

Le Roi – Si c'est pour m'asséner des vérités, qu'est-ce qu'on entend ?

L'espion – Attendez ! Ce n'est que le vent.

Le Roi – Non, j'entends quelque chose.

L'espion – Ah, ils viennent chanter jusque sous vos fenêtres.

Le Roi – Qu'est-ce que c'est cette fois-ci ?

L'espion – Le Roi tueur de femmes.

Le Roi – Les paroles ?

L'espion -Il était un Roi qui tuait ses femmes, oh je ne sais plus pour celle-ci. Si, attendez, dans le palais où les Reines pourrissent, les amants languissants. Non, si je crois que ça se termine par enfin

Le Roi – Il faut que vous trouviez le Prince, que vous lui parliez, savoir ce qu'il a l'intention de faire.

L'espion – Je prendrai les traits du Chambellan.

Le Roi – Oui, oui.

L'espion - Proposez-lui le trône. Il ne refusera pas. C'est un petit esprit. Une fois installé et le peuple calmé, on en aura fini de cette nuit sans fin.

Le Roi – Entendu.

L'espion – Et quand l'aube poindra. Derrière une tenture je l'attrape, je l'étripe.

Le Roi – Oui, derrière une tenture. Comme d'habitude. Oh mon pauvre fils.

Ils sortent, entre le Prince.

Le Prince, *seul* – Mon amour, la nuit est si profonde.

L'espion – Mais qu'est-ce que vous faites ?

Le Prince - Rien, rien.

L'espion – Vous parlez à la morte ?

Le Prince – Qui êtes-vous ?

L'espion – Ne me reconnaissez-vous pas ?

Le Prince – Cette nuit... On ne voit rien.

L'espion – Mais la voix ? Ne reconnaissez-vous pas la voix ? Certes un peu amoindrie, un peu sourde, le feulement d'un vieux tigre.

Le Prince – Chambellan !

L'espion – Moi-même. Mon Prince, comme je suis heureux de vous voir.

Le Prince – Vous me voyez ?

L'espion – Je vous devine.

Le Prince – Est-ce que vous allez bien ? Est-ce que vous êtes heureux ?

L'espion – Oui, oui, ça peut aller. La vie suit son cours.

Le Prince – J'ai appris.

L'espion – Quoi ?

Le Prince – Pour ma bien aimée.

L'espion – Ah oui. Nous n'avons rien pu faire.

Le Prince – Oui, oui.

Temps

Le Prince – A-t-elle reçu mes lettres ? Les lisait-elle ?

L'espion – Vous pensez ! C'était le bonheur de sa vie. Chaque fois que je lui amenais un pli dans le secret de la nuit, c'était comme si ça avait été le plein jour.

Le Prince – Vous lui donniez la nuit ?

L'espion – Pour éviter les soupçons.

Le Prince – Les soupçons ?

L'espion – Oui, les soupçons. Pour ne pas que votre père. Enfin les soupçons. Vous voyez bien ce que je veux dire.

Le Prince – Non.

L'espion – Et alors elle m'attendait, elle allumait une bougie à la fenêtre. Le coup classique. Du balcon, elle prenait le petit escalier de pierre caché derrière la cascade de lierre. Moi j'avais une échelle allongée dans les hautes herbes qui bordent le mur d'enceinte. Je l'escaladais. Je sautais par-dessus le mur et ensuite je traversais le parc sauvage caché sous une cape sombre.

Le Prince – Et pour repartir ?

L'espion – Eh bien je faisais le chemin inverse.

Le Prince – Mais l'échelle ?

L'espion – Quoi l'échelle ?

Le Prince – Pour rebrousser chemin, elle était du mauvais côté du mur.

L'espion – Mais non, mais non. Je la faisais basculer quand j'étais à califourchon sur le mur.

Le Prince – Ah. Et les chiens ?

L'espion – Les bouledogues ? Je leur lançais de la viande empoisonnée.

Le Prince – Pourquoi n'a-t-elle jamais répondu à mes lettres ?

L'espion – Jamais répondu ?

Le Prince – Je ne recevais que des fleurs.

L'espion – C'est ce que nous avons convenu. Des fleurs pour toute réponse.

Le Prince – Non, nous avons dit des fleurs pour accuser réception de mes lettres. Mais elle, pourquoi n'écrivait-elle pas ?

L'espion – Pas ?

Le Prince – Pourquoi n'ai-je jamais reçu un mot de sa main pendant toutes ses années d'errance ?

L'espion – Vous n'avez rien reçu ?

Le Prince – Non.

L'espion – Pas possible ! Mais elle vous écrivait tous les jours !

Le Prince - En avez-vous gardé copie ?

L'espion – Mais je ne me serais jamais permis de les lire !

Le Prince – Où allaient-elles toutes ces lettres ?

L'espion – A l'océan.

Le Prince – Je n'ai rien reçu.

L'espion – Le Roi !

Le Prince – Le Roi ?

L'espion – C'est lui qui a dû les intercepter. Il a dû placer un petit navire dans la brume à l'embouchure du port.

Le Prince – Mais pourquoi ? Pourquoi aurait-il fait cela ?

L'espion – Il l'aimait.

Le Prince – Jure que c'est la vérité.

L'espion – C'est la vérité. Le Roi veut vous tuer. Il croit que je suis mort. Après que vous soyez parti, il m'a révélé qu'il allait envoyer un

homme à vos troussees pour vous tuer sur les mers et épouser la jeune femme. Il voulait que je sois cet homme. J'ai refusé. Comprenant que j'étais de votre côté, il a résolu de me faire tuer moi aussi. Mais j'ai été informé de son entreprise. Il cherchait un homme de l'ombre. Je me suis grimé, je me suis présenté à lui. Il m'a demandé de tuer le Chambellan. Ce que j'ai fait. J'ai fait disparaître le Chambellan avec une dextérité qui touchait à la magie. Le Roi a été impressionné. Je suis devenu son conseiller ombrageux. Il ne sait pas qui je suis. Il ne sait pas que je suis avec vous en ce moment.

Le Prince – Avez-vous une preuve de tout ce que vous venez de raconter ?

L'espion – Non.

Temps

L'espion – Il faut que vous me fassiez confiance.

Le Prince disparaît, entre le Roi.

L'espion - Il croit que je suis le Chambellan.

Le Roi – Ah ! Ah ! Quel enfant ! Il ne grandira donc jamais.

L'espion – Il m'a serré dans ses bras.

Le Roi – Alors, qu'avez-vous découvert ?

L'espion – Il continue à lui envoyer des lettres.

Le Roi – Qui ?

L'espion – Le Prince, à la morte. Des lettres.

Le Roi – Comment ça des lettres ?

L'espion – Des lettres. Il lui écrit.

Le Roi – Il lui écrit ? Elle est morte.

L'espion – Il l'aime encore.

Le Roi – Ah, ah, il lui écrit. Oh non, décidément, il nous aura tout fait celui-là. Eh bien qu'il lui écrive. Et quelle adresse inscrit-il sur l'enveloppe ? Amour ? Nuit ? Ah, ah.

L'espion – C'est plus grave et plus mystérieux que vous ne pensez. Regardez ce que j'ai trouvé.

Il lui tend une lettre.

Le Roi, *lisant* – « Retrouvons-nous dans la nuit. Là où tu es je veux être aussi. » Des rendez-vous à une morte. Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'espion – A votre avis ?

Le Roi – Ça sent la conspiration à plein nez. Et j'ai le nez fin.

L'espion – C'est aussi ce que je pense.

Le Roi – Est-ce qu'elle lui répond ?

L'espion - Voilà ce que je ne sais pas.

Le Roi – Tu voudrais dire qu'il y a une fille vivante que tout le monde croit morte et qui attend l'amour dans un cercueil ?

L'espion – Justement on dit qu'on voit des ombres et des odeurs de charcuterie roder autour du cimetière la nuit.

Le Roi – Il lui aurait glissé un saucisson dans le double-fond que ça ne m'étonnerait pas.

L'espion – Ou alors, c'est un symbole. Un code.

Le Roi – Comment ça ?

L'espion – L'amour est la seule révolution.

Le Roi – Comment ?

L'espion - Il faut le tuer. De manière définitive je veux dire.

Le Roi – On ne peut pas faire ça ici. Pas dans les couloirs du palais.

L'espion – J'ai conçu un plan.

Le Roi – Oh oui, prenez les choses en main.

L'espion – Il faudrait lui écrire.

Le Roi - Mais elle est morte !

L'espion – Pas à elle, à lui. Ecrire au Prince.

Le Roi – Mais est-ce qu'on ne peut pas lui dire tout simplement ?

L'espion – Non, écrire au Prince, de sa part à elle.

Le Roi – Une fausse lettre...

L'espion – C'est ça. On lui donne un rendez-vous. Il viendra. Un rendez-vous à l'écart. Dans un des jardins du palais. Il viendra, il viendra, c'est sûr. Il va la chercher dans la nuit. Là, on le zigouille, on l'enterre. On n'en parle plus. Personne ne saura jamais qu'il est revenu.

Le Roi – Mais la révolution ?

L'espion – Sans lui pas de révolution. Ils auront peur.

Le Roi – Mais ils l'ont vu.

L'espion – Ils pensent l'avoir vu. Ce n'est encore qu'une rumeur. Si on ne le trouve plus, ils prendront peur. Ils rentreront chez eux.

Le Roi – Oui, c'est entendu, il faut lui écrire.

L'espion – Il faut faire vite.

Le Roi – Allons, allons, de l'encre, du papier. « Venez ce soir. » « dans la nuit » euh « ce n'est pas un piège » euh « je ne suis pas morte » et puis « signé : la morte ».

L'espion – Non, non ça ne va pas. Il faut que ça soit poétique.

Le Roi – Poétique ? Je n'ai jamais fait ça moi.

L'espion – Il faut s'y mettre. La poésie est l'avenir de l'humanité.

Le Roi – Vous plaisantez ?

L'espion – Bien entendu.

Le Roi - Qu'est-ce qu'on met ?

L'espion – Je ne sais pas moi, des mots d'amour.

Le Roi –Oui, oui...

L'espion – Bon...

Le Roi – « Ma biche... »

L'espion – Oui, oui, c'est bien ça.

Le Roi – Vous croyez ? Je n'ai jamais fait ça. C'est excitant. « Ma biche, ma bonne grosse. »

L'espion – Oui.

Le Roi – « Ma biche, ma bonne grosse, je vous aime. »

L'espion, *subitement* – Non ! C'est elle qui lui écrit. C'est elle. Pas lui.

Le Roi – Oh la la. Re commençons.

L'espion – Allons, allons, il faut faire vite.

Le Roi – Comment... Une femme...Alors.

L'espion – Dites, dites, je ne sais pas moi. Mon, mon

Le Roi – Mon bonhomme !

L'espion – Oui, oui.

Le Roi – Je brûle pour vous d'amour.

L'espion – C'est ça.

Le Roi – Ou je brûle d'amour pour vous. Qu'est-ce qui est le plus correct ?

L'espion – C'est comme vous voulez c'est. C'est de la poésie.

Le Roi – Vous voulez dire qu'il faut s'affranchir des conventions ?

L'espion – Oui, c'est ça, c'est ce que je veux dire.

Le Roi – Dans la nuit je vous aime et je brûle et vous attends.

L'espion – Ça c'est très bien.

Le Roi – Ça n'est pas trop ?

L'espion – Mais non, mais non.

Le Roi – Oui mais on se répète. Je brûle, je brûle, là, regardez deux fois. Ah, le s à j'attends.

L'espion - Où, où elle l'attend ?

Le Roi – Je ne sais pas, dans, dans je vous aime, je brûle, j'attends, le, dans le petit pavillon, près de la serre tropicale.

L'espion – Oui, oui. Lisez la lettre.

Le Roi – « Mon bonhomme, je brûle d'amour pour vous, dans la nuit je vous aime et je brûle et vous attends dans le petit pavillon, près de la serre tropicale. »

L'espion - Elle n'est pas morte !

Le Roi – Comment ?

L'espion – Vous n'avez pas dit qu'elle n'était pas morte.

Le Roi – Ah. « Mon bonhomme, je ne suis pas morte ! Je brûle d'amour pour vous, dans la nuit je vous aime et je brûle et vous attends dans le petit pavillon, près de la serre tropicale. »

L'espion – Je ne sais pas « Mon bonhomme », maintenant, ça me paraît trop, trop familier.

Le Roi – Vous croyez ?

L'espion – Ou alors « Mon ami, je ne suis pas morte. » ou « je ne suis pas morte » tout court.

Le Roi - « Je ne suis pas morte. Retrouvez moi ce soi, quand la lune sera au dessus des pins cendrés. Je vous attendrai dans le petit pavillon, près de la serre tropicale. »

L'espion – Au dessus des pins cendrés ?

Le Roi – C'est beau, non ? C'est poétique ça ? On peut le dire ?

L'espion – Oui, oui, je crois... Si vous y tenez... Allons, cachetons la lettre.

Le Roi – Comment la donnerons-nous au Prince ?

L'espion – Nous la laisserons glisser dans la nuit, il finira bien par la trouver.

Le Roi – Et nous, où nous cacherons-nous ?

L'espion - Il y a un passage, dans les roches anglaises, dans l'ombre, un renforcement. Prenez une torche. Vous continuez dans le tunnel. Vous vous cachez là, vous aurez une vue imprenable sur la scène.

Le Roi – Et vous, où serez-vous ?

L'espion – Ne vous inquiétez pas pour moi. Je serai dans les parages.

L'espion et le Roi disparaissent. Entre le Prince.

Le Prince – Seul. Qu'est-ce que c'est que cette tâche pure dans la nuit ? Une lettre. Mon nom ! Décachetons-là. Comme c'est écrit drôlement (*Il lit la lettre*) Elle vit ! Elle m'attend. La lune ? Où est-elle ? On ne la voit pas. Si, comme elle est fine ce soir. Là-bas, au dessus et en dessous, la silhouette, la ramure des pins cendrés. Mon amour... Enfin.

.....

L'espion - Voilà, voilà. Appuyez un peu votre tête.

Le Roi – Je suis tout engoncé.

L'espion - Tassez-vous.

Le Roi – J'essaie.

L'espion – Là, là mettez votre pied. Là. Vous avez la place.

Le Roi – Oui.

L'espion – Comme ça c'est bien. Vous êtes bien installé ?

Le Roi – Hof...

L'espion – Et là vous vous glissez. Voilà le reste du corps.

Le Roi – Oui ! Oui !

L'espion – Vous voyez bien le kiosque là.

Le Roi – Le kiosque ?

L'espion – Enfin, le pavillon.

Le Roi – Ah oui, oui, je le vois bien.

L'espion – Bon, bon c'est bien. Tout est prêt, on ne voit plus que vos yeux dans la nuit. Comme une chouette. Ne bougez plus. C'est bien, c'est parfait, à tout à l'heure. Ne bougez plus. Ça va commencer. Il ne va pas tarder.

Le Roi – Où est-ce que vous allez ?

L'espion – Par là. Par là. Ne vous inquiétez pas. A tout à l'heure.

L'espion disparaît, reste le Roi tout seul pendant un moment.

Arrive le Prince.

Le Roi, *murmurant* – Ah, ah, le voilà.

Pendant quelques instants rien ne se passe.

Le Prince – Mon amour... Mon amour... Je suis là. Où êtes-vous ?

Le Roi, *murmurant pour lui-même* – Ah, ah, quel idiot.

Entre l'espion, déguisé en femme, caché derrière le pavillon.

L'espion, *contrefaisant une voix féminine* – Je suis là.

Le Prince – Ma Reine ?

Le Roi, *bas* – La Reine ! Je croyais qu'elle était morte depuis longtemps !

L'espion – Ne reconnais-tu pas ma voix ?

Le Prince – Où ? Où ?

L'espion – Là. Approche.

Le Roi, *bas* – Suis-je bête, c'est l'espion bien sûr.

Le Prince – Je viens. Je viens.

L'espion – Je t'attends.

Le Prince- Mais où ?

L'espion – Là. Là.

Le Prince – Comme il est malaisé de te retrouver dans la nuit.

L'espion – Tu y es presque.

Le Prince et l'espion se font face.

Le Prince – Ah.

L'espion le regarde sans rien dire.

Le Prince – Comme tu as changé. Comme je te reconnais à peine.

Le Roi, *peinant à contenir son rire* – Mon Dieu, quel idiot !

L'espion – C'est pourtant moi.

Le Prince – Ton visage...

L'espion – Je t'attendais.

Le Prince – Tu n'es pas la Reine.

Le Roi, *pour lui-même* – Quelle comédie est donc en train de se jouer ?

L'espion – Je suis la Reine, la Reine est en moi. J'ai mangé son âme.

Le Prince – Oui, je vois la Reine au fond de toi, mais la surface...

L'espion – La surface des choses n'est rien.

Le Prince – J'entends la Reine pourtant, oui, comme en dedans de toi. Dragon, j'entends la Reine crier en toi, je dois aller la délivrer.

L'espion – Approche, approche, vient la prendre.

Le Prince – Elle est comme au bord de tes lèvres.

L'espion – Je la tiens tout entière dans la grotte de mon corps.

Le Prince – Je la délivrerai par la bouche.

Les deux s'embrassent. Le Prince trébuche et s'empale sur l'épée.

Le Roi, *dans un cri* – Non !

Du sang coule depuis la bouche du Prince jusque sur sa chemise qui en est maculée.

Le corps du Prince, un instant, semble danser dans le noir. Doucement, il tire l'épée de dedans son ventre et, doucement encore, la plante dans le ventre de l'espion.

L'Espion – Enfin !

Le Prince – Chambellan, mon ami haïssable, je savais que c'était toi.

Le Roi – Le Chambellan, je le croyais mort depuis longtemps !

Le Chambellan s'écroule lentement.

Le Prince, *très faiblement, au dessus de la bouche ouverte du Chambellan* – Ainsi, la Reine en toi. Ainsi je pourrai aller la chercher.

Le Prince et l'espion disparaissent dans le noir.

Le Roi – Mon Dieu. Où seront-ils passés ?

Le Roi se précipite dans la nuit.

Fin de cette partie

Sixième et dernière Partie :

Les masques au bord de la lagune

- Où des figures masquées se dévisagent -

Les deux gardes, masqués, dans la nuit.

Le premier garde – Nous sommes de bons gardes. Nous scrutons les plaines immenses qui se déroulent sous la lune aux alentours du domaine.

Le second garde – A l'intérieur des murs, on célèbre la mort du Prince. Depuis qu'il est mort, le jour est revenu.

Le premier garde – Enfin, là, c'est la nuit.

Le second garde – Oui, mais il y a eu le jour avant. Il y en aura après.

Le premier garde – Comment être sûr ?

Le second garde – Il faut espérer. Sa mort est une grande joie pour tous. On l'enterre à la lueur des feux d'artifice. Bal, masques, banquets.

Le premier garde – Approchez, approchez que je vois votre visage.

Le second garde – Me voilà.

Le premier garde – Mais je me disais aussi ! Monsieur a mis un masque.

Le second garde – Tout comme vous Monsieur, tout comme vous.

Le premier garde – Monsieur voulait être de la fête !

Le second garde – Tout comme vous Monsieur, tout comme vous !

Le premier garde – Et qu'est-ce que c'est que ce masque-là ?

Le second garde – Eh bien c'est un masque de garde puisque je suis un garde.

Le premier garde – C'est ce qu'il me semblait.

Le second garde - Et vous monsieur ?

Le premier garde – C'est un masque de premier garde.

Le second garde – Ah, ah !

Le premier garde – Ainsi dans la nuit nous savons qui nous sommes, vous un second garde, et moi un premier.

Le second garde – C'est ingénieux.

Le premier garde – N'est-ce pas ?

Le second garde – Pour ce qui est de mon cas, j'ai joué la simplicité.
« Je suis garde » me suis-je dit, « mettons un masque de garde. »

Le premier garde – Vous avez raison.

Le second garde – Imaginez que j'ai mis un masque d'ennemi,
comme ça, pour rire...

Le premier garde – Mais je vous aurais tué !

Le second garde – Eh oui, c'est ce que je me suis dit.

Le premier garde – Et si moi j'en avais mis un ?

Le second garde – Mais j'aurais fait de même !

Le premier garde – Vous voyez comme les choses vont vite. On ne
peut plus savoir qui est qui.

Le second garde – Comment cela ?

Le premier garde – Eh bien vous, par exemple, comment puis-je être
sûr que c'est vous ?

Le second garde – Mais enfin, mon ami, c'est moi.

Le premier garde – Qui moi ?

Le second garde – Rude question. J'ai le masque de garde alors...

Le premier garde – Et si vous étiez l'ennemi ?

Le second garde – Comment cela l'ennemi mais enfin puisque j'ai le
masque de garde ?

Le premier garde – Et si l'ennemi se cachait sous le masque du
garde ?

Le second garde, *estomaqué* – Oh, vous croyez ?

Le premier garde – Tout est possible.

Le second garde – Vous voulez dire, l’ennemi serait capable de ça ?

Le premier garde – C’est ça, c’est ce que je veux dire.

Le second garde – Il pourrait être si fourbe. Cela me révolte. Et que vous puissiez me soupçonner...

Le premier garde – Je ne dis pas ça mais

Le second garde – Attendez, je pourrais bien vous dire la même chose !

Le premier garde – Comment cela ?

Le second garde – Comment puis-je être sûr que c’est bien vous qui êtes sous votre masque ?

Le premier garde – Vous n’allez pas commencer

Le second garde – Mais si.

Le premier garde – Si j’étais l’ennemi sous le masque, je ne vous aurais pas habilement suggéré que j’étais peut-être l’ennemi.

Le second garde – Hum, hum. Mais puisque l’ennemi est fourbe...

Le premier garde – Regardez !

Le second garde – Quoi ?

Le premier garde – La nuit, elle bouge.

Le second garde – Oh...

Le premier garde – Il me semble bien que, la nuit avance.

Les deux gardes, *en même temps* – Encore !

Une figure entre avec le masque de la nuit.

Le second garde – Qui est-ce ?

Le premier garde – Parlons-lui.

Le second garde – Vous croyez ?

Le premier garde – Je le crois.

Le second garde – J'ai peur.

Le premier garde – Il voudrait qu'on lui parle.

Le second garde – Je n'ose pas.

Le premier garde – Madame... Monsieur... La nuit, répondez-moi !

Le second garde – Elle ne répond rien.

Le premier garde – Parle !

Le second garde – Elle ne dit pas un mot.

Ils s'approchent tous les deux et se mettent chacun d'un côté de la figure masquée.

Le premier garde – Si vous m'entendez, faites-moi un signe.

Le second garde – Elle ne bouge pas.

Le premier garde – Si vous m'entendez, ne bougez pas.

Le second garde, *excité* – Elle ne bouge pas, elle ne bouge pas !

Le premier garde – Elle ne bougeait déjà pas tout à l'heure.

Le second garde, *déçu* – Ah.

Le premier garde – Oh, là, sous le masque vous nous faites peur et nos frissons nous font serrer le poing sur nos lames. N'est-ce pas mon ami ?

Le second garde – La mienne épée est déjà à moitié dégainée.

Le premier garde – La Nuit, réponds-moi, ou sans différer nous t'occirons.

Le second garde – Elle ne répond pas. Doit-on l'occire ?

Le premier garde – La Nuit, une dernière fois, si tu ne parles pas...

Le second garde – Mais si nous plantons nos lames dans l'âme de la nuit, sera-ce brutalement le jour ?

Le premier garde – Je ne sais pas, cela me fait peur.

Le second garde – Peut-être devrions-nous la laisser passer jusqu'au petit matin ; ne pas contrevenir aux lois naturelles.

Le premier garde – Mais si ça n'est pas la nuit qui se cache derrière le masque ?

Le second garde – Oh, vous croyez ?

Le premier garde – Tout est possible.

Le second garde – Vous voulez dire, l'ennemi serait capable de ça ?

Le premier garde – C'est ça, c'est ce que je veux dire.

Le second garde – Occisons-là !

Le premier garde – La nuit, ta dernière chance, si tu ne parles ni ne fais un mouvement, c'en est fini de toi.

Le second garde – Cela va mal finir.

Le premier garde – Carnaval ou pas, nous devons protéger le Roi. Mon épée respire à l'air libre.

Le second garde – La mienne aussi. Je ne sais pas si nous devrions.

Le premier garde – Si.

Le second garde – Pourquoi ?

Le premier garde – Car de la nuit l'ennemi surgit.

Ils se jettent tous les deux, hurlant, l'épée en avant, frôlent la figure masquée et se transpercent l'un l'autre.

Ils gisent tous les deux à terre.

La figure retire lentement son masque.

Sous le masque de la nuit la mort apparaît.

.....

Le masque du Prince entre dans le noir.

Le Prince – Un prince mort est-il toujours un prince ?

Le masque de la Reine apparaît.

La Reine – Une mère morte n'a-t-elle plus d'enfants ?

Le Prince – Où sommes-nous ?

La Reine – Au bord de la lagune.

Le Prince – Mère, enfin je vous retrouve, vous êtes d'une pâleur.

La Reine – Mon enfant.

Le Prince – Comme vous avez changé. Mère, où étiez-vous tout ce temps ?

La Reine – Je ne sais pas moi-même.

Le Prince – Et moi où étais-je ?

La Reine – Dans les ténèbres.

Le Prince – Nous y sommes toujours.

La Reine – Les ténèbres sont sans fin.

Le Prince – Comme vous êtes vieille ma Mère.

La Reine – Comme vous êtes beau mon fils.

Le Prince – Votre visage, comme l'image d'un visage.

La Reine – Comme un vieux monstre au fond d'une grotte.

Le Prince – Comme la mort d'un rêve. Votre visage, comme un masque.

La Reine – La vie n'est rien d'autre que la mort masquée.

Le Prince – Je vous reconnais à peine.

La Reine – Comment savez-vous que c'est moi ?

Le Prince – N'est-ce pas vous ?

La Reine – Eh bien soulevez le masque.

Le Prince – Est-ce que je peux vous embrasser ? Est-ce que je peux vous toucher même ?

La Reine – Alors cela serait la fin du sortilège.

Il l'embrasse.

Doucement, elle retire son masque. Sous le masque de la Reine apparaît le masque de la jeune femme.

Le Prince – Princesse... Ma vieille mère masquée.

La Jeune Femme – Votre amante éternelle.

Le Prince – J'ai vu le visage de ma mère disparaître.

La Jeune Femme – Et le mien apparaître.

Le Prince – Ce n'est pas ce que je veux dire.

La Jeune Femme – Que voulez-vous dire ?

Le Prince – Son visage était...

La Jeune Femme – Comme la matière du rêve.

Le Prince – Comme vous êtes pâle...

La Jeune Femme – Ce n'est qu'un masque.

Le Prince – Votre visage aussi ?

La Jeune Femme – Toute chose est un masque.

Le Prince – Et ces arbres, cette forêt, ces ramures noires découpée dans le ciel. Est-ce que cela aussi est un masque ? Y a-t-il aussi quelque chose derrière tout cela ?

La Jeune Femme – Peut-être. Il suffit d'aller voir.

Le Prince – Et cette eau de la lagune, cette eau qui est mon miroir, qu'y a-t-il en dessous ?

La Jeune Femme – Il suffit d'aller voir. Un mystère.

Le Prince – Comme c'est beau. Tout ce que je croyais être n'est pas.

La Jeune Femme – Tout ce qui est dans le noir se déploie.

Le Prince – Tout ce qui semble se reposer...

La Jeune Femme – Tout se meut.

Le Prince – Tant d'yeux invisibles.

La Jeune Femme – Tout vous regarde.

Le Prince – Et mon visage alors un masque aussi ?

La Jeune Femme – Bien sûr.

Le Prince – Un masque ? Derrière ? Derrière !

Le Prince lentement enlève son masque.

La Jeune Femme – Mon Prince...

La Jeune Femme lentement enlève son masque.

Le Prince – Ainsi je ne suis plus votre fils et vous n'êtes plus ma mère.

La Jeune Femme – Ainsi vous êtes mon Prince.

Le Prince – Ainsi vous êtes ma femme.

La Jeune Femme – Ainsi je vous aime.

Le Prince – Êtes-vous bien là ?

La Jeune Femme – Tout ce que vous voyez est.

Le Prince – Ce ciel alors là-bas. Ces forêts. Ces collines rouges, oisives, boisées.

La Jeune Femme – Tout cela est.

Le Prince – La lagune qui derrière les collines.

La Jeune Femme – Tout cela est.

Le Prince – Peut-être je me tiens en un tout autre endroit ?

La Jeune Femme – Peut-être.

Le Prince – Mais cela n'a pas d'importance ?

La Jeune Femme – Cela n'a pas d'importance.

Le Prince – Et peut-être que tout cela n'est pas ?

La Jeune femme – Cela n'a pas d'importance.

Le Prince – Un arbre n'est pas un arbre. Une forêt n'est pas une forêt. Un Prince n'est pas un Prince. Un Prince est un arbre. Un Prince est une forêt. Un Prince tient tous les Princes en lui.

La jeune femme – Vous comprenez maintenant.

Le Prince – Où sommes-nous ?

La Jeune Femme – Au bord de la lagune.

Le Prince – Qu'est-ce qu'il fait noir au bord de la lagune. N'y a-t-il pas de gardes ?

La Jeune Femme – Nous les croiserons bientôt. Il faut nous en aller.

Dans le noir, on entend un cliquetis d'arme. Puis un cri étouffé.

Le Prince approche et découvre son père, une épée plongée dans le ventre. Plus loin, le Chambellan, dans le même état.

Le Prince - Dans quelle drôle de position ils se trouvent.

La Jeune Femme – Ils sont morts.

Le Prince - C'est sans doute moi qu'ils voulaient tuer.

La Jeune Femme – Ils se seront trompés.

Le Prince - Ils baignent dans leur sang.

La Jeune Femme – Leur visage est jaune.

Le Prince - Leurs faces déjà comme des masques de cire.

La Jeune Femme -Leurs visages retournent au grand Visage, à la matière du rêve.

Le Prince - Bientôt ils retourneront, déjà ils sont dans la nuit mouvante.

La Jeune Femme – Viens, allons nous-en.

Le Prince – Ils nous regardent.

La Jeune Femme – Ils ne nous regardent pas.

Le Prince – Il m’appelle.

La Jeune Femme – Je ne l’entends pas. Allons nous-en.

Le Prince – J’entends, si j’approche mon oreille de sa bouche. J’entends, en dedans de lui, l’écroulement de son âme. Cela glisse dans la nuit.

La Jeune Femme – Viens.

Le Prince – Je vois des choses, son visage bouge, son visage comme un paysage.

La Jeune Femme – Son visage n’est qu’un masque.

Le Prince – Je me vois dedans. Son visage, comme un miroir.

La Jeune Femme – Tu n’es plus le Prince.

Le Prince, *prenant le masque du Roi et le mettant sur son propre visage* – Si le Roi est mort, alors je suis le Roi.

La Jeune Femme, *prenant le masque du Chambellan et le mettant sur son visage* – Cher Chambellan, je vous laisse mon visage et j’emporte le vôtre. Nous nous embrasserons par en dedans.

Le Prince - Et sous ce ciel rouge sang nous échapper enfin.

Le Prince et la Jeune Femme laissent leurs masques sur les visages des morts et disparaissent, masqués en Roi et Chambellan.

Le Prince, *jetant un dernier regard sur la scène* – Peut-être suis-je le Prince ? Peut-être ne suis-je plus que le souvenir du Prince ? Peut-être suis-je passé dans mon Royaume. Alors peut-être je suis Roi.

Alors j'ai tué mon fils qui gît-là. Alors j'ai tué sa femme et j'en ai fait ma Reine.

La Jeune Femme – Venez, venez. Ne pensez plus à tout cela. Il nous faut nous enfuir. Nous croiserons les gardes.

Le Prince – Adieu Prince, adieu mon petit garçon. (*subitement à la jeune femme*) Pourquoi doit-il y avoir des gardes ?

.....

Les deux gardes sur la forteresse. Chacun une épée dans le ventre, la chemise maculée de sang.

Le premier garde – Nous surveillons la lagune.

Le second garde – C'est ce que nous avons toujours fait.

Le premier garde – Elle est belle la lagune.

Le second garde – Surtout ce soir.

Le premier garde – Pourquoi surtout ce soir ?

Le second garde – Parce que nous sommes morts.

Le premier garde – Je ne vous ai jamais dit mais j'aime bien gardé avec vous.

Le second garde – Moi aussi.

Le premier garde – Vous ne me l'aviez jamais dit.

Le second garde – Vous non plus.

Temps

Le second garde – Je voulais vous demander : qu'est-ce que nous surveillons au juste ?

Le premier garde – Nous surveillons l'extrême bout de la lagune.

Le second garde – Qu'est-ce que nous surveillons ?

Le premier garde – L'étendue. L'horizon des possibles.